

3^e Année - N° 88.

Le numéro : 25 centimes

22 Juin 1916.

LE PAYS DE FRANCE



G. Micheler

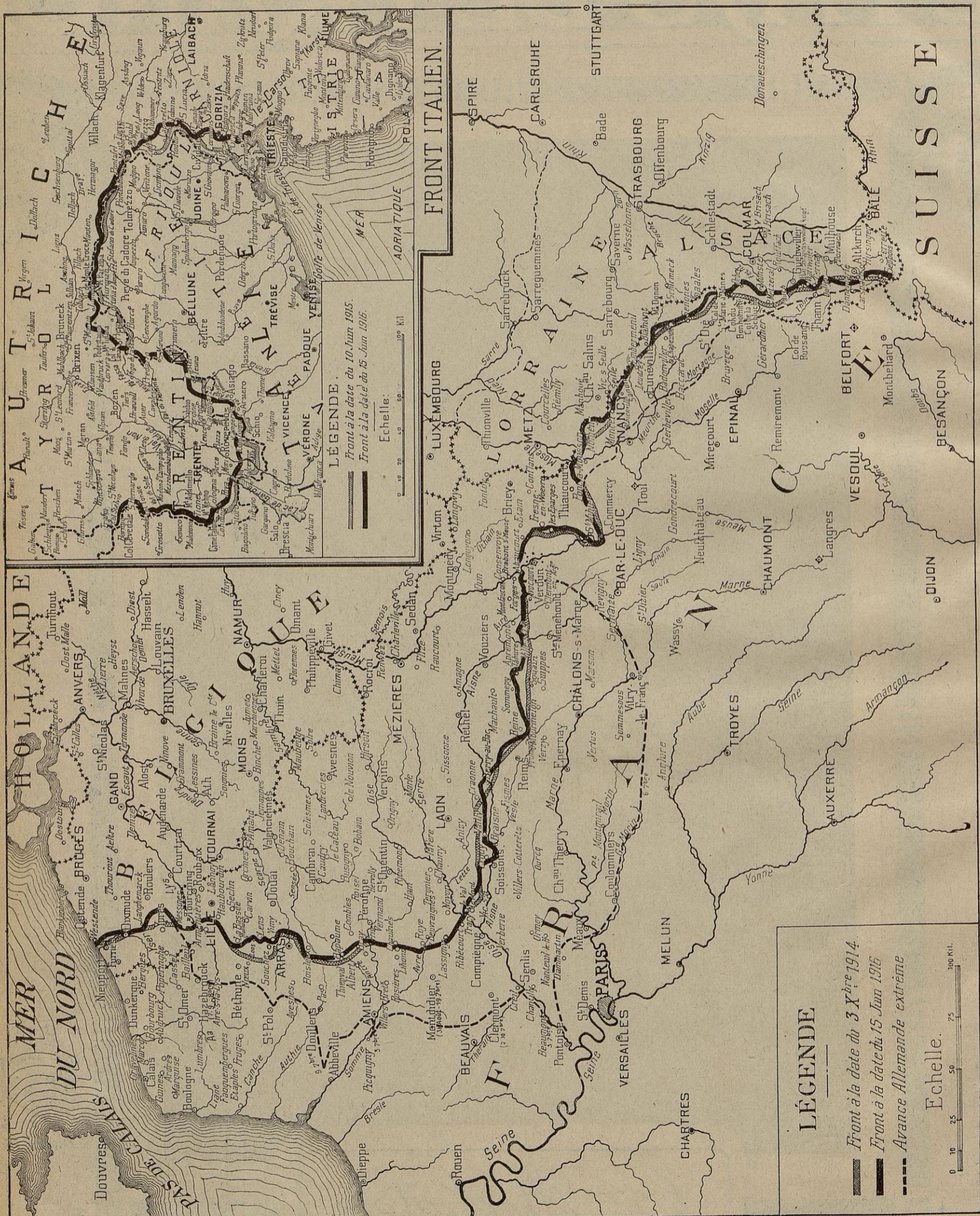
Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France... 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger... 20

Édite par
Le Ma
24,6
boulevard Poiss
PARI

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 8 AU 15 JUIN

PEU à peu les renseignements sur les pertes subies par la flotte allemande au cours de la bataille navale de la mer du Nord ont filtré et vont se précisant ; ainsi que nous l'avions fait prévoir, il en résulte que la fameuse « victoire » annoncée par l'agence Wolff se traduit par un désastre ; l'Allemagne a avoué officiellement la perte du grand croiseur *Lutzow* et du croiseur *Rostock* ; elle sera forcée de reconnaître d'autres pertes encore plus sensibles comme celles des dreadnoughts *Hindenburg* et *Ostfriesland* que de divers côtés on affirme avoir été coulés au cours du combat. Quant aux navires gravement avariés, leur nombre est grand, mais leur nom est tenu soigneusement caché.

L'Amirauté anglaise a pu établir que le *Hampshire* qui transportait lord Kitchener en Russie a heurté une mine et a coulé en moins de vingt minutes ; la mer était si forte que toutes les chaloupes mises à l'eau ont chaviré.

Les troupes britanniques ont eu à soutenir une véritable bataille dans la région d'Ypres au début du mois de juin et, le 6 juin, ils perdaient le village de Hooghe, après avoir infligé des pertes considérables à l'ennemi. Les jours suivants les combats se transformèrent en une lutte intense d'artillerie ; nos alliés arrêtèrent, sous le feu terrible de leurs canons, toute nouvelle progression des Allemands. Dans la nuit du 13 juin, les Anglais prirent à leur tour l'offensive. Les troupes canadiennes, dans un magnifique élan, reprirent les positions perdues au sud-est de Zillebeke. Le front de l'attaque s'étendait de la partie sud du bois du Sanctuaire jusqu'à 1.500 mètres vers la cote 60, au sud de Zillebeke. Au cours de cette attaque, les Canadiens infligèrent de lourdes pertes aux Allemands et firent cent soixante et un prisonniers dont trois officiers.

L'ennemi réagit aussitôt par un violent bombardement de la position reconquise ; mais l'artillerie anglaise répondit violemment et permit aux Canadiens de consolider les tranchées réoccupées ; toutes les contre-attaques allemandes vinrent se briser sous ce feu. En même temps des contingents australiens réussissaient des raids hardis contre les lignes ennemis au nord-est d'Ypres, bouleversant les tranchées et ramenant des prisonniers.

Dans les autres secteurs du front tenu par nos alliés, l'activité a été incessante ; il n'y a cependant eu que de violents bombardements réciproques et des luttes de mines, sauf le 8 juin, au sud du canal de la Bassée, où les troupes anglaises ont attaqué les tranchées allemandes et en ont chassé les occupants. Un détachement, appartenant au régiment du Gloucestershire, pénétrait le lendemain dans des tranchées ennemis au sud de Neuve-Chapelle et ramenait une mitrailleuse, après avoir causé des dégâts sérieux. C'est par ces pointes hardies dans les lignes allemandes que nos alliés habituent leurs troupes au terrible jeu de la guerre.

Sur notre front, l'artillerie bat violemment les positions ennemis. Quelques actions d'infanterie ont été signalées dans divers secteurs en dehors de la région de Verdun. Le 13 juin, une forte patrouille allemande était repoussée à coups de fusil au sud-est de Moulin-sous-Touvent, entre l'Oise et l'Aisne. Le même jour, à l'est de Soissons, nous enlevions un petit poste allemand dans la région de Verdun.

En Champagne, une forte reconnaissance ennemie était dispersée le 9 juin, à l'ouest du mont Tétu, à coups de grenades.

En Argonne, lutte de mines : le 8 juin, à la Haute-Chevauchée, nous occupons la levre sud de l'entonnoir produit par une mine allemande dont

l'explosion ne nous a causé aucun dégât. Le 12, dans la même région, l'explosion de deux mines allemandes provoque un seul entonnoir de 80 mètres de diamètre, dont nous avons occupé les bords sur trois côtés.

Devant Verdun, la lutte a continué violente sur la rive droite. Les Allemands ont porté leurs efforts contre nos positions de la ferme de Thiaumont ; ils n'ont pu déboucher du fort de Vaux, ou plutôt des ruines du fort dont nous tenons les abords immédiats ; ils ont alors cherché à rectifier leur position à leur droite en levant l'ouvrage de Thiaumont, batterie située au sud et à 500 mètres environ de la ferme du même nom. Les premières attaques furent brisées, le 8 juin, par nos tirs de barrage et nos feux de mitrailleuses. Pendant la nuit suivante, ils renouvelaient leurs assauts sur un front de 2 kilomètres environ, et, entre la ferme de Thiaumont et le bois de la Caillette, ils parvenaient à pénétrer dans une de nos tranchées, mais au prix de quelques pertes !

Les journées du 9, du 10 et du 11 se passent en luttes violentes d'artillerie. Nos batteries prennent sous leur feu des colonnes ennemis au nord du village de Douaumont ; notre artillerie lourde contrebat activement les batteries allemandes.

Le 12, la canonnade croît d'intensité toute la matinée. Croyant cette préparation suffisante, les Allemands dirigent pendant toute la journée des attaques successives contre nos positions au nord de l'ouvrage de Thiaumont. Malgré l'importance des effectifs engagés et la violence des assauts, nos tirs de barrage et nos feux d'infanterie arrêtent partout l'ennemi dont les pertes sont très sérieuses. En fin de soirée, les Allemands renouvellent leurs attaques dans tout le secteur à l'ouest de la ferme de Thiaumont. Ils parviennent à pénétrer dans quelques éléments avancés de notre ligne sur les pentes est de la cote 321 ; partout ailleurs ils sont repoussés.

La cote 321, dont il est parlé pour la première fois, est à la lisière d'un des bois qui forment un assez vaste massif entre les fermes de Thiaumont et d'Haudromont ; elle domine de profonds ravins dont le principal est suivi par la route de Douaumont à Bras.

Jusqu'au 15 juin, il n'y eut plus dans ce secteur d'attaques d'infanterie.

Sur la rive gauche de la Meuse, le 11 juin, les Allemands dirigent deux coups de main sur nos positions de la cote 304 ; ils échouent complètement. Les jours suivants, combats d'artillerie. Mais, le 15, nous prenons l'offensive. Après une préparation d'artillerie, nos troupes, au cours d'une vive attaque, enlèvent une tranchée allemande sur les pentes sud du Mort-Mont à Bras.

Homme ; cent quatre-vingt prisonniers, dont cinq officiers, restent entre leurs mains. Ce succès atteste le mordant de nos troupes et leur entrain.

SUR LE FRONT ITALIEN

Une grande bataille s'est engagée, le 6 juin, au centre de l'offensive des armées autrichiennes, sur le plateau Sette Communi et a duré plusieurs jours avec une violence inouïe.

Les 6 et 7 juin, les Italiens ont résisté vaillamment à tous les assauts au sud d'Asiago, et à l'est de Campomulo. C'est le 8 juin, que la bataille a atteint son point culminant. Après un intense bombardement, les Autrichiens ont attaqué en masses profondes ; ils ont été rejetés avec des pertes énormes.

En même temps, les Italiens prenaient l'offensive et réalisaient des progrès sur les deux versants du val d'Assa et le long des hauteurs au sud de la Posina et de l'Astico. Ces succès accentuaient les jours suivants.

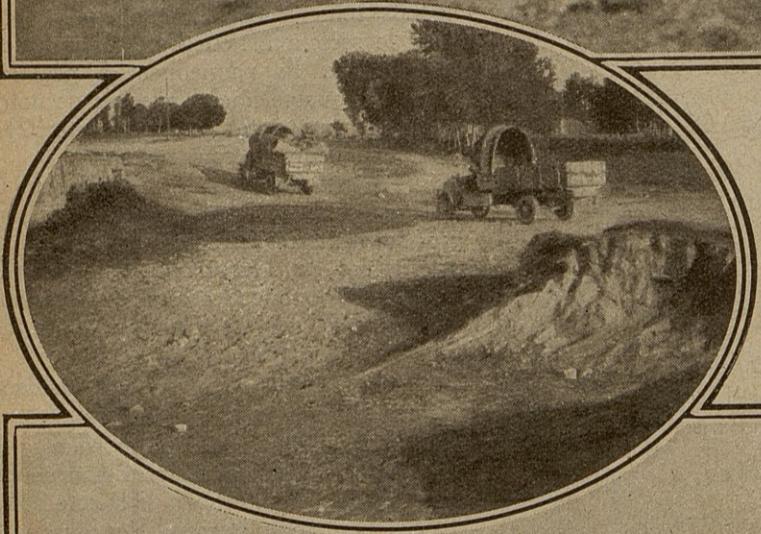
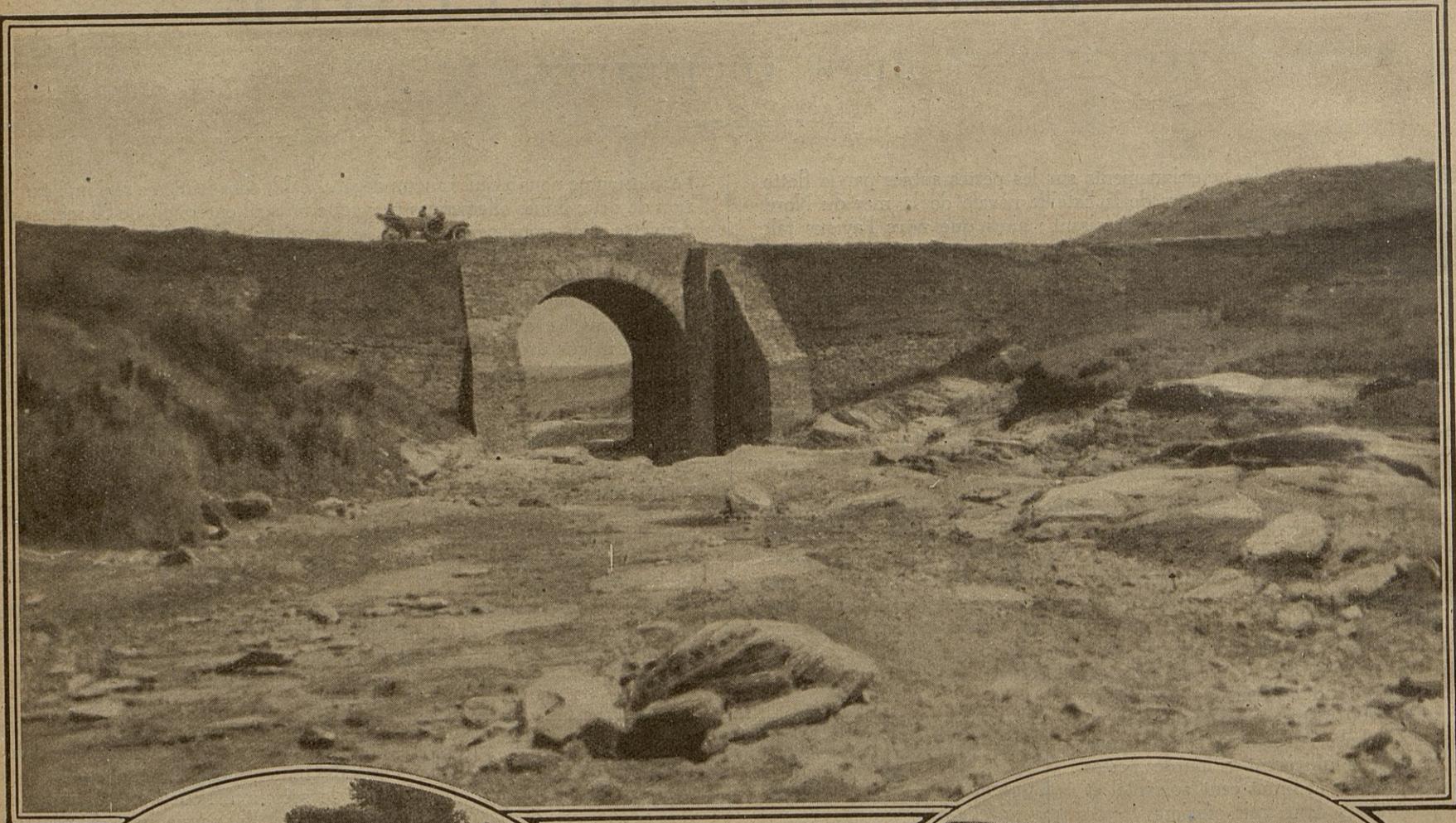


Médaille pour la "Journée Serbe" du 25 juin 1916.



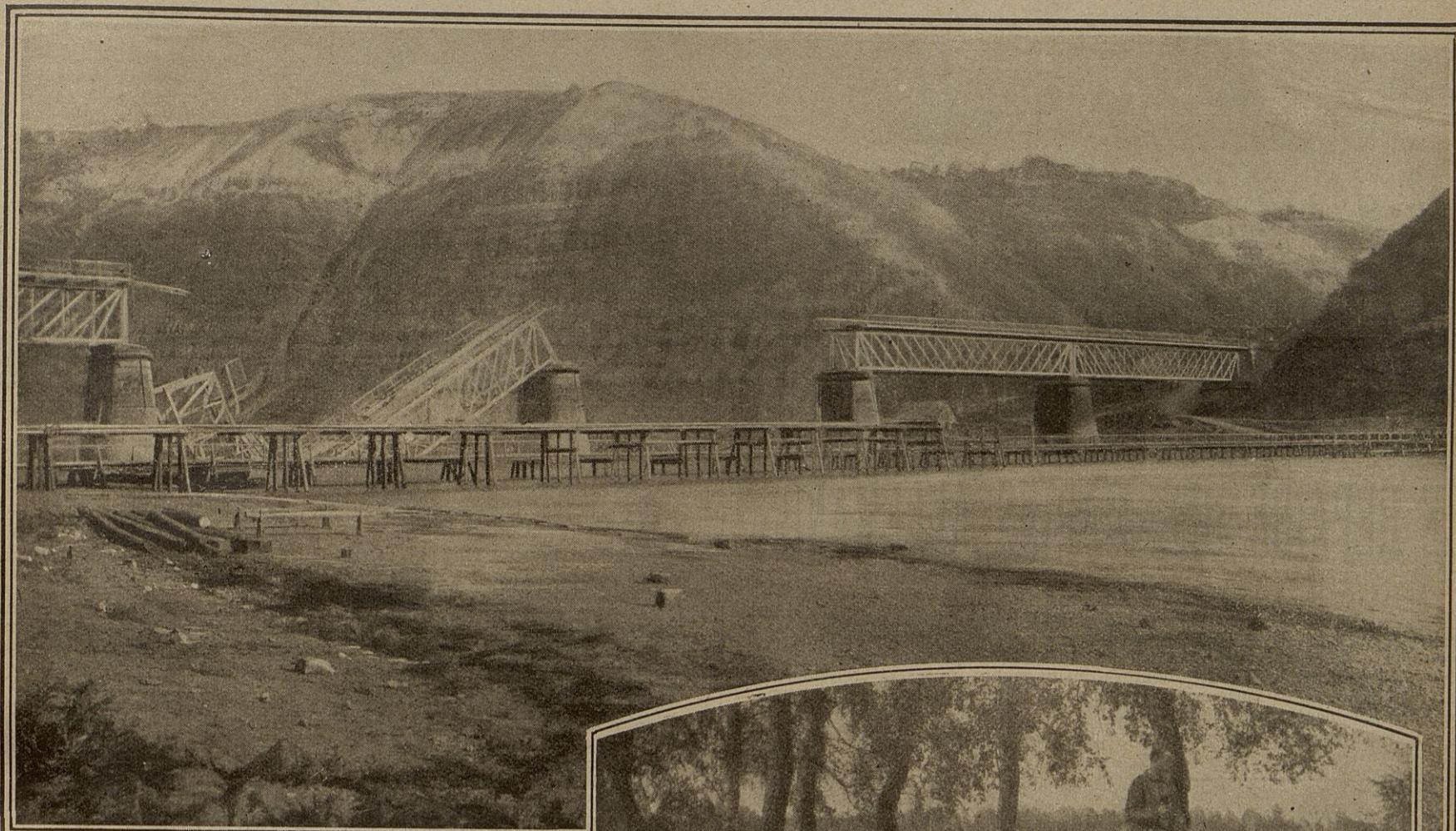
Médaille pour la "Journée Serbe" du 25 juin 1916.

SUR LA ROUTE DE SALONIQUE A SÉRÈS



La route qui conduit de Salonique à Sérès est une des plus pittoresques qui soient; elle passe par Aïvali, Lahana, Orliako. En ce moment elle est parcourue par des automobiles militaires, des camions automobiles de ravitaillement, par des chars attelés de bœufs aux longues cornes effilées; puis de longs convois de mulets portant des munitions et des mitrailleuses.

L'OFFENSIVE RUSSE EN GALICIE



Les ponts du Dniester avaient été détruits et c'est au moyen de passerelles de fortune, comme celle que l'on voit ici, que nos alliés ont traversé le fleuve. Dans le médaillon, des prisonniers austro-boches attendant le moment d'être envoyés à l'arrière.



Les Autrichiens ne s'attendaient pas à une aussi vigoureuse offensive de la part des Russes; ils passaient bien tranquillement leur temps dans les tranchées, où l'on a trouvé pianos et phonographes. La monotonie de cette existence était coupée de parades militaires, où les soldats, convaincus de l'impuissance des Russes, défilaient devant leurs chefs. Le réveil a été rude.

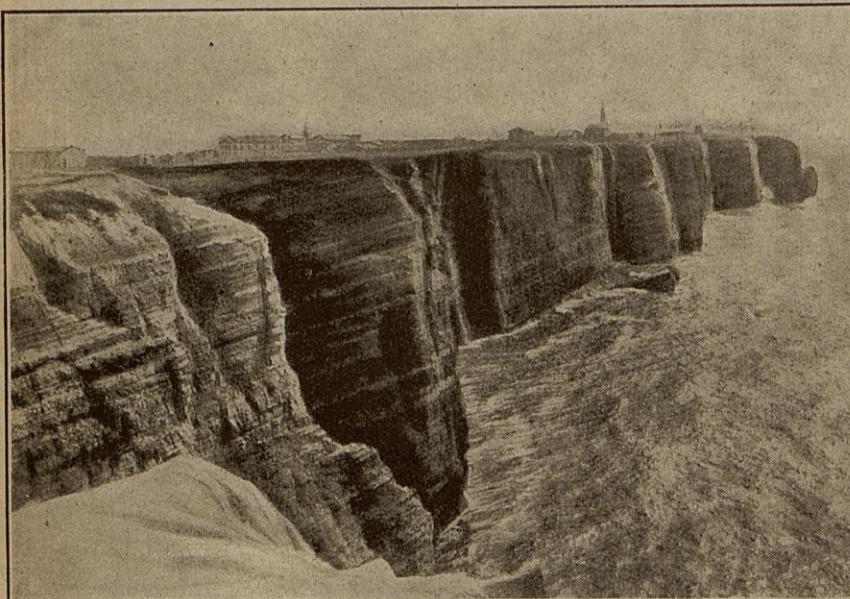


VUE PANORAMIQUE DU CANAL-DE-L'EMPEREUR-GUILLAUME QUI FAIT COMMUNIQUER LA MER DU NORD ET LA MER BALTIQUE

LE REPAIRE DES MARINS ALLEMANDS

Le 31 juillet 1914 — à l'heure tragique où l'Europe anxieuse refusait encore de croire au machiavélique dessein de Guillaume II — la flotte allemande, la belle flotte, la forte flotte toute neuve, toute moderne, toute perfectionnée, orgueilleuse de ses 40 cuirassés dont 13 dreadnoughts, de ses 44 croiseurs, de ses 167 torpilleurs et sous-marins, de ses 3.600 officiers, de ses 60.682 marins, paradait fièrement dans la mer du Nord.

Sous les ordres de l'amiralissime von Ingenohl dont le pavillon flottait sur le



LES FALAISES BÉTONNÉES DE L'ILE D'HÉLIGOLAND

Friedrich der Grosse, elle marchait droit au Sud, vers le Pas de Calais, vers les côtes de France... elle comptait paraître devant Dunkerque, devant le Havre, devant Cherbourg, devant Brest même avant que fût décrété l'ordre de mobilisation... C'était la surprise foudroyante... C'était l'écrasement sans merci... « Notre avenir est sur les flots ! » avait jadis proclamé le kaiser marin... Et la flotte allemande se ruait à la curée...

Mais tout d'un coup il y eut une hésitation, un ralentissement dans la marche, un arrêt... les antennes de chaque navire grésillaient fébrilement au passage trépidant des radiogrammes... Espions et éclaireurs signalaient le barrage du Pas de Calais par les croiseurs et les sous-marins français... l'apparition d'une puissante escadre anglaise dans la mer du Nord... Alors, soudain, à l'ordre de son amiral, la flotte allemande, d'un seul mouvement, vira de bord.... A toute vapeur, cheminées fumantes, machines haletantes, étraves creusant de longs sillons blanchâtres, hélices battant furieusement les vagues, toute la belle flotte allemande, cap au Nord, commençait une fuite épandue, une fuite folle, une fuite foudroyante de bête traquée... tout le long du littoral belge..., tout le long du littoral hollandais... jusqu'à ce qu'enfin, en un sursaut suprême, elle atteignit l'embouchure de l'Elbe et se faufila dans le canal de Kiel ainsi qu'une bande de rats dans son trou sauveur...

Les jours, les mois passèrent : von Ingenohl fut disgracié ; von Pohl, son successeur, fut à son tour disgracié, le ministre von Tirpitz fut disgracié... la flotte était toujours là : à l'abri.

Et comme le public allemand, malgré sa docilité proverbiale, eût pu tout de même s'étonner qu'un si coûteux engin de combat (il émarge au budget annuel pour une somme rondelette de millions) demeurât inactif à ce point, le grand amiral von Koester, vice-président de la Ligue navale, la puissante et populaire *Deutsche Flottenverein*, si chère au kaiser, fut chargé de fournir au public des explications officielles dès le 6 février 1915, dans un discours mémorable prononcé à l'Université de Berlin : « La flotte allemande, dit-il, est animée d'un esprit offensif très supérieur ; mais elle sait que la lutte sur mer veut dire victoire ou mort, et qu'une flotte détruite ne se remplace pas au cours de la même guerre :

aussi il faut être prudent... Notre flotte doit donc se protéger et ne pas risquer une action si elle ne peut compter sur un succès...»

L'explication, quoique tout ensemble ingénue et catégorique, paraît avoir déçu le public qui — écrivit au *Times* un correspondant neutre ayant assisté à la même conférence répétée à Kiel — « sortit de cette conférence assez peu rassuré ».

Aussi l'empereur et l'Amirauté, afin de pallier cette mauvaise impression, n'ont-ils rien négligé pour démontrer que le vrai rôle de la flotte allemande était celui de défense mobile du camp retranché maritime allemand : le 18 mai, le critique naval du *Berliner Tageblatt*, capitaine Persius, écrivait : « La flotte allemande continuera à protéger le littoral allemand contre les attaques britanniques ».

Enfin une occasion parut favorable ; le nouvel amiralissime, von Scheer, sortit : échappant par une fuite précipitée à l'irrésistible étreinte de l'amiral Jellicoë, accouru au secours de la division Beatty, la flotte allemande cruellement diminuée, lourdement avariée eut tout juste le temps de se terrer à nouveau au fond de son repaire...

Que vaut ce repaire ?

En matière de littoral, la nature a bien servi l'Allemagne au point de vue économique, en ce sens qu'elle lui a préparé des ports commerciaux fort heureusement placés ; mais elle l'a fort mal servie au point de vue militaire.

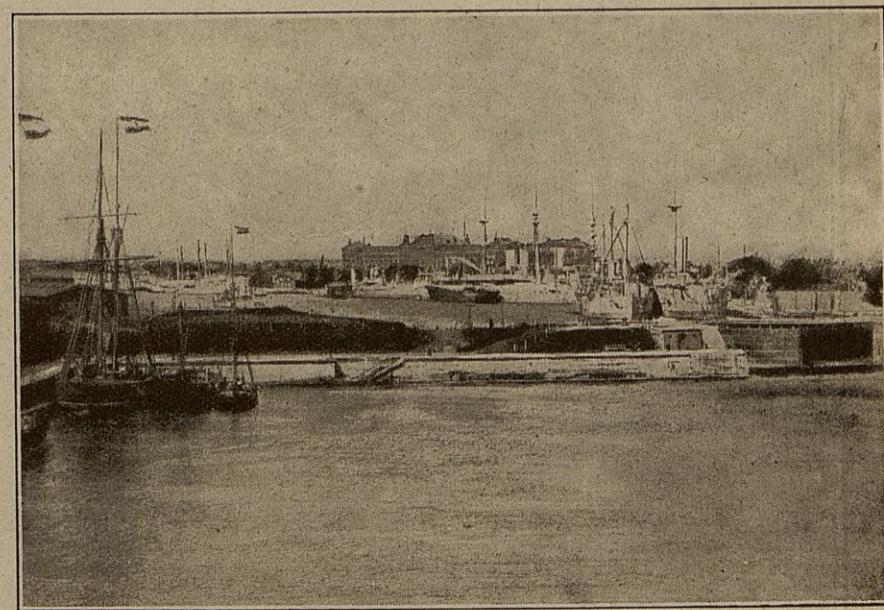
Elle lui a donné deux côtes, l'une sur la mer du Nord, l'autre sur la mer Baltique, qui n'ont entre elles aucune communication maritime allemande ; seul le méandre compliqué des détroits danois, Skagerrak, Kattegat et Sund, portes aisées à fermer en quelques heures, par la seule volonté des puissances scandinaves, unit les deux mers par leurs chenaux sinués situés beaucoup plus au Nord. Ces deux côtes sont basses, vaseuses, marécageuses, indécises dans leur dessin, encombrées de hauts-fonds dans leur accès, peu propres à surveiller l'horizon, malaisées à outiller pour leur défense, et largement crevées par les vastes estuaires de quatre fleuves dont la remontée mène en plein cœur du pays allemand : le Weser et l'Elbe dans la mer du Nord, l'Oder et la Vistule dans la mer Baltique. L'active Bremerhaven, la riche Hambourg, l'antique Lubeck, l'industrieuse Stettin, la commerçante Dantzig, la marchande Königsberg sont là, formant autant de centres vitaux pour l'Empire allemand ; afin de les protéger, il a fallu créer ce que la nature avait refusé.

Ce fut, il faut le reconnaître, une œuvre gigantesque.

Et il est juste aussi de dire que cette œuvre fut conduite avec cet esprit de suite et cette méthode mathématique, cette précision dans les efforts et cette discipline dans la discréption qui constituent la caractéristique essentielle de l'esprit militaire allemand.

En outre c'est là, à peu près complètement, l'œuvre personnelle de Guillaume II.

Evidemment, le kaiser a trouvé, en bien des points, le terrain préparé



VUE DU PORT DE GUERRE DE WILHELMSHAFEN

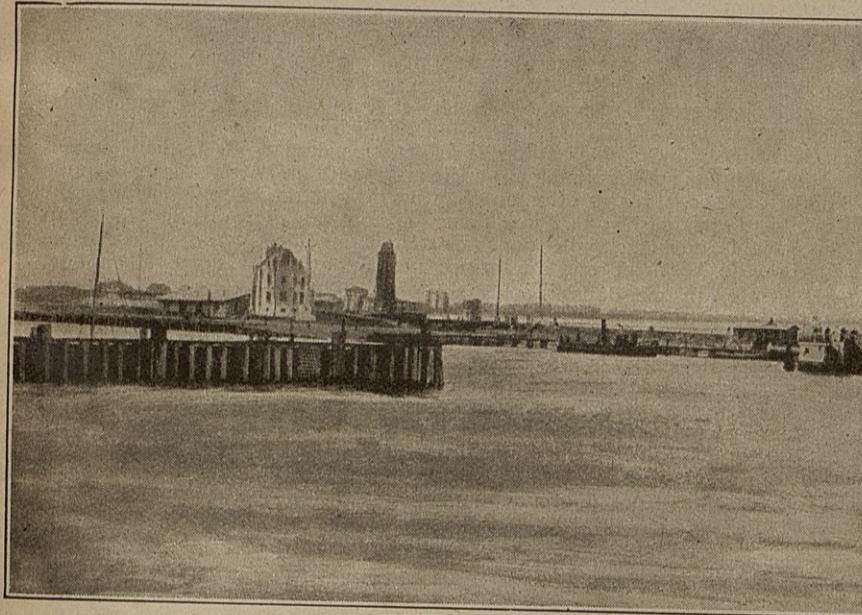
par ses devanciers ; mais il a tout transformé, refondu et rebâti suivant ses idées personnelles, et sur ces fondations il a élevé un puissant édifice dont il se proclame avec orgueil le seul auteur.

L'île-forteresse d'Héligoland

D'abord la sentinelle, le poste avancé, le guetteur formidable jeté très en avant au péril de la mer : Héligoland.

La côte allemande de la mer du Nord dessine une immense baie limitée dans le Sud-Ouest par la Frise, dans l'Est par le Schleswig, au fond de laquelle se placent trois villes : le port militaire de Wilhelmsfalen, le port commercial de Brême, le port marchand de Hambourg, et dans laquelle aboutit dans l'Elbe, en face de Cuxhaven, le canal de Kiel. Au centre de cet immense demi-cercle, à cinquante kilomètres en mer, se dresse le rocher d'Héligoland. Depuis 1806, l'Angleterre, prudente à son ordinaire, possédait Héligoland, débris d'une île jadis importante que l'usure des flots avait peu à peu diminuée des trois quarts. En 1890, la diplomatie britannique, par une erreur de calcul amèrement regrettée depuis lors, céda ce rocher à l'Allemagne en échange de la lointaine et aujourd'hui peu utile colonie de Zanzibar. Le 10 août 1890, Guillaume II prenait possession de ce lambeau de terre avec un cérémonial solennel et, par un discours retentissant, il proclamait : « Cette île est destinée à devenir un boulevard en mer, une protection pour nos pêcheurs, un point d'appui pour nos vaisseaux de guerre, une fortresse et une défense pour la mer allemande contre tout ennemi qui oserait s'y montrer. »

La presse britannique, dressant aussitôt l'oreille à ce discours menaçant, se rassura cependant bien vite en racontant que la nature ne laisserait pas à cette prophétie le temps de s'accomplir : l'île, en effet, fondait comme un morceau de sucre ; c'est même pour cela que la Grande-Bretagne l'avait si dédaigneusement cédée. Ce rocher perdait 0^m 90 de tour par an et, réduit déjà à 1.600 mètres de long sur 500 mètres de large et 60 de hauteur, ne tarderait pas à s'évanouir totalement. Joli cadeau en vérité !... Mais la presse anglaise comptait sans la science allemande : sur l'ordre de l'empereur, celle-ci se mit à l'œuvre avec une frénésie patriotique... Vingt-six années ont passé depuis cette cession malen-



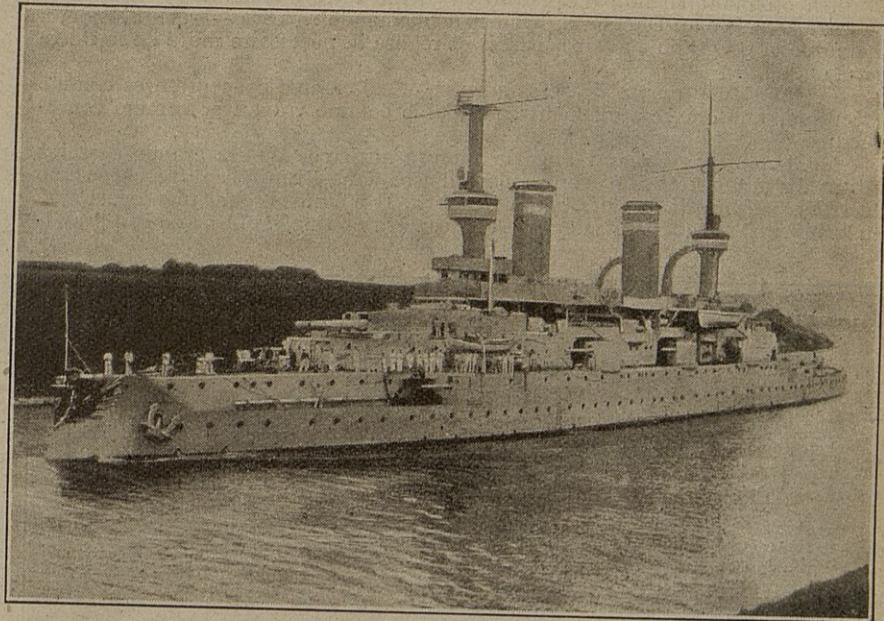
LE PORT MILITAIRE DE CUХAVEN

contreuse et, loin de continuer à fondre, Héligoland au contraire a augmenté !

Au fait, est-ce encore Héligoland, cette île artificielle dont les falaises friables et crevassées ont été rebâties en ciment armé, recrépies en béton, rendues inusables malgré vents et vagues, cette île-forteresse machinée et truquée comme un décor de féerie ?... Est-ce encore Héligoland, ce Gibraltar de la mer du Nord qui, dans ses flancs creusés, taraudés, percés, enferme des galeries blindées, des casemates d'acier, un chemin de fer souterrain, des pièces de marine sur affût à éclipse, des casernes et des dépôts de vivres et de munitions sous roc, un port à torpilleurs ayant à lui seul coûté 37 millions, un hangar à zeppelins pivotant sur lui-même et plongeant au sein de la terre ? Est-ce encore Héligoland, cette fantastique citadelle, ce château fort de l'Océan, ce burg moderne invulnérable à l'obus de mille kilos comme à la vague de tempête, cette forteresse inaccessible au sous-marin, au croiseur et à l'aéroplane, sous la formidable défense de ses cordons de mines électriques, de sa flottille, de ses canaux, de ses zeppelins et de ses avions ? Est-ce encore Héligoland, ce monstrueux produit de la science militaire allemande qui semble prêt à recevoir le vieux Job et ses farouches Burgrave ressuscités tout exprès d'entre les morts et debout dans leurs chemises de fer ?

La parole du kaiser est

accomplie ; elle est même dépassée, et l'Empire allemand tout entier vénère avec une foi superstitieuse cette forteresse de la mer qui semble à tous le garant



LE CUIRASSÉ « KAISER KARL DER GROSSE » DANS LE CANAL DE KIEL

des plus hauts espoirs, le palladium de la marine germanique, et le symbole même de la puissance navale allemande.

Les deux grands arsenaux de l'Allemagne

Derrière cette sentinelle avancée, sur la côte frisonne à l'entrée de la baie de la Jahde, se tient Port-Guillaume, la puissante place maritime de Wilhelmsfalen, autre création impériale dont, dit-on, Napoléon I^e avait jadis indiqué l'emplacement que l'Empire allemand acheta en 1854 pour un morceau de pain à son propriétaire le duc d'Oldenbourg. S'il fut entrepris en 1855, Wilhelmsfalen doit cependant son développement, non à Bismarck qui l'avait commencé et failli l'abandonner, mais à Guillaume II. Un arsenal énorme occupant 10.000 ouvriers, qui construisent beaucoup et bien, trois grandes formes de radoub et trois petites, des bassins ayant une profondeur constante de 9 mètres, des docks, des ateliers, le tout enveloppé dans une ceinture de puissantes défenses constitue un centre maritime essentiel qui a cependant contre lui un défaut grave : le mauvais état d'une rade périlleuse dans laquelle la marée déplace incessamment des bancs de sable dangereux. Il a fallu en 1905 construire pour le service de cette rade une drague géante, capable de draguer 5.000 mètres cubes d'un coup, et en outre des bateaux brise-glace, car les vents d'hiver font geler la baie de la Jahde.

Sur la mer Baltique, l'Empire allemand possède un autre grand port de guerre, pendant de Wilhelmsfalen : c'est Dantzig qui, d'abord un peu négligé, a repris une importance considérable dès que la signature de l'alliance franco-russe eut rendu à ce port son rôle d'avant-garde. D'ailleurs c'est à Dantzig que sont installés les célèbres ateliers Schichau qui occupent 6.000 ouvriers et sont spécialisés dans la construction des torpilleurs et contre-torpilleurs. L'arsenal de Dantzig a reçu des installations étonnantes dans lesquelles se révèle le génie si spécial de la race allemande, en particulier un ingénieux appareil qui, par un système de chaînes, peut tirer de l'eau un cuirassé, le hisser jusqu'à un chantier de réparation, puis le ramener ensuite dans son élément.

Un grand port de guerre sur la mer du Nord, un grand port de guerre sur la mer Baltique, ce sont là deux centres maritimes essentiels qui assurent à la marine allemande des bases solides et remarquablement outillées.

Mais cela ne pallierait nullement le grave défaut dû à la disposition géographique de l'Allemagne, c'est-à-dire la division sur deux mers, autrement dit la division de la marine allemande en deux escadres et, par conséquent, la diminution considérable de la puissance navale allemande.

Or Guillaume II voulait une flotte ; il ne voulait pas deux escadres dont la réunion, toujours aléatoire, fut soumise aux hasards de la navigation et de la politique, par suite de la servitude à la fois matérielle et diplomatique des dangereux détroits danois. Pour obvier à ce grave inconvénient, il n'y avait qu'une solution possible : violenter la nature.

Le percement du canal de Kiel fut le résultat de cette décision stratégique.



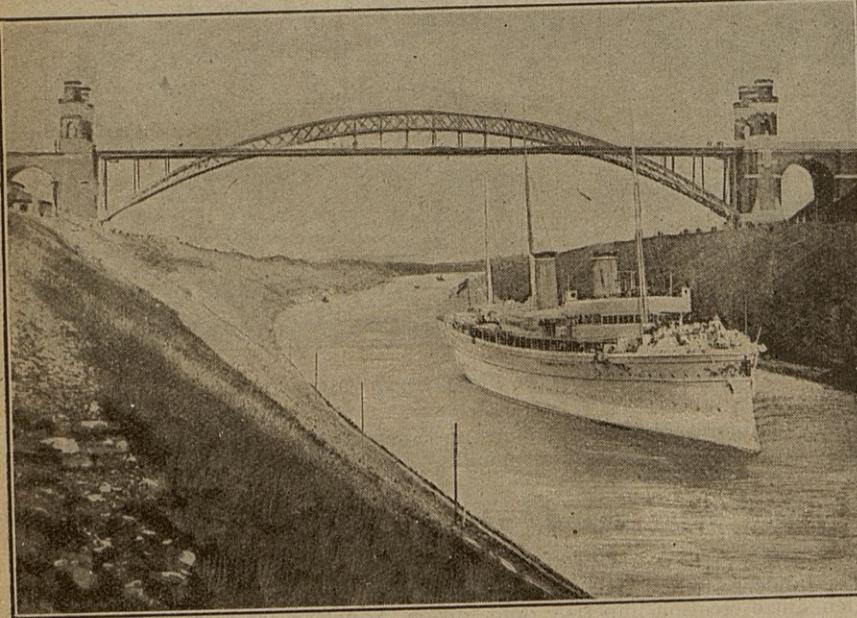
CARTE DE LA RÉGION QUE TRAVERSE LE CANAL-DE-L'EMPEREUR-GUILLAUME

Le canal de Kiel

Un étonnant chemin d'eau foré en pleine terre allemande — ou plutôt en terre arrachée au Danemark par l'épée allemande en 1854 — réunit les deux mers que la géographie avait séparées et réalisa la nécessaire unité de la flotte germanique.

Ce fut là une œuvre des plus surprenantes, comme conception et comme exécution, une œuvre réellement formidable comme travail et comme conséquences.

Guillaume II, donnant ainsi la mesure anticipée de ses grands desseins futurs, l'avait entreprise avant même d'être dans l'Empire autre chose que l'héritier présomptif de l'héritier présomptif. Il n'était en effet que le fils aîné du kronprinz, lorsque, éprix déjà des choses de la marine, il obtint de son grand-



UN PONT AU-DESSUS DU CANAL PRÈS DE GRUNENTHAL

père Guillaume Ier, et cela malgré l'opposition du maréchal de Moltke, la décision qui ordonnait, en 1886, le percement du canal de Kiel. Ce n'était d'ailleurs pas lui qui avait inventé cette idée : en 1784, il existait déjà en ce lieu même un canal permettant aux navires de petites dimensions d'éviter le tour du Danemark ; il s'agissait de reprendre l'idée et de créer un canal à forte section pouvant livrer passage aux plus gros navires de guerre. Le vieil empereur Guillaume Ier en posa la première pierre à Holtenau, le 3 juin 1887. Et presque aussitôt les coups de la mort, frappant Guillaume Ier, abattant presque aussitôt le nouveau kaiser Frédéric-Guillaume, ouvriraient brutalement à Guillaume II un accès prématué au trône impérial.

Immédiatement, les travaux du canal de Kiel, poussés frénétiquement à coups de travailleurs et à coups de millions, prirent une activité fantastique. L'ingénieur Bahlström, de Hambourg, à la tête de six mille ouvriers acheva en neuf années le percement des 99 kilomètres conduisant le canal depuis Holtenau à trois milles du port même de Kiel jusqu'à Brunsbüttel sur l'Elbe ; il en coûta pour ce premier établissement deux mille francs du mètre courant, 2 millions par kilomètre, 200 millions pour l'ensemble. Et ce prix de percement n'avait rien d'excessif, puisque dans la partie orientale il fallut travailler dans la tourbe molle où l'on ne pouvait tailler aucune berge solide : Bahlström commença, par *bâti le terrain*, apporta aux points mous des cubes géants de terre concassée, les souda au sous-sol solide, puis creusa à travers ce terrain artificiel.

Du 19 au 22 juin 1895, Guillaume II invita les marines du monde entier à venir contempler son ouvrage, baptisé de son nom le *Kaiser-Wilhelm-Kanal*, orné de sa statue, et il l'inaugura avec une pompe théâtrale. Puis le silence, un silence de commande, se fit sur le chemin d'eau qui comptait alors 50 mètres de large sur 9 de profondeur moyenne, huit garages de 500 mètres sur 48, deux lacs intérieurs Andorfer-See et Schirnauer-See, 14 bacs, 4 ponts tournants, 4 ponts de chemins de fer pouvant laisser passer des mâtures hautes de 40 mètres.

Le silence s'était fait, mais non point l'immobilité. Une activité frénétique se développa dans le mystère pendant les vingt et un ans que Guillaume II a fait se perfectionner, améliorer son œuvre ; à vrai dire, elle est maintenant complètement transformée. La flotte, alors toute neuve de 1895-1897, comptait comme principale unité le *Kaiser-Wilhelm II* de 11.150 tonneaux... et pour ces navires le canal était suffisant. Mais soudain les tonnages enflaient, doublaient, triplaient, arrivant au *Posen* de 18.900 tonneaux, au *Kaiser* de 24.700 tonneaux, au *Derfflinger* de 28.000 tonneaux, au *Hindenburg* de 32.000 tonneaux... Par un prodige étonnant de méthode et de travail, le canal de Kiel grandissait en même temps que les dreadnoughts : aujourd'hui il est de leur taille et à leur taille. Elargi de 50 mètres à 101^m 75, approfondi de 9 à 11 mètres, doté de garages plus nombreux et plus grands, éclairé la nuit comme en plein jour par un semis de lampes puissantes placées à des distances variant de 200 à 500 mètres les unes des autres, fermé à chaque extrémité par des écluses géantes longues de 330 mètres, descendant à 13^m 77 au-dessous du niveau des basses-eaux et ayant exigé 500.000 mètres cubes de maçonnerie, le Canal-de-l'Empereur-Guillaume est à lui seul un arsenal au plus profond des terres. Toute la flotte peut y tenir bien à l'abri, y circuler fort à l'aise. A la vitesse réduite de 8 nœuds, il faut à un cuirassé sept heures pour aller de Holtenau à Brunsbüttel et réciproquement ; en cas d'urgence on peut marcher 15 nœuds et faire le même trajet en trois heures et demie ; mais en cas d'urgence seulement, car cette vitesse risque de dégrader par le déplacement d'eau, les berges du canal.

Durant les vingt-deux mois de sa retraite discrète, en si bon lieu, la flotte s'est accrue peu à peu de nouvelles unités, exactement douze du 1^{er} août 1914 au 7 juillet 1915 d'après des documents certains : 4 cuirassés de 25.000 tonneaux, 2 croiseurs de bataille de 28.000 tonneaux et 1 de 10.500, 5 croiseurs-éclaireurs de 4.000 tonneaux. Depuis cette date, et encore qu'il faille accueillir avec prudence les renseignements allemands plus ou moins intéressés venus par voie neutre, ces accroissements se sont poursuivis.

Du fond de ce repaire mystérieux et inabordable au profane, elle surveillait les deux mers, prête à s'élanter tout entière en Baltique ou tout entière en mer du Nord, suivant les besoins ; elle s'est tenue là, comme une bête dans sa tanière,

au repos et aux aguets. Au premier ordre elle est sortie prudemment en masse, le 31 mai, pour tenter d'écraser la division de tête des croiseurs anglais ; au premier choc avec le gros de la flotte anglaise accourant à la rescoufle, elle s'est repliée au dedans.

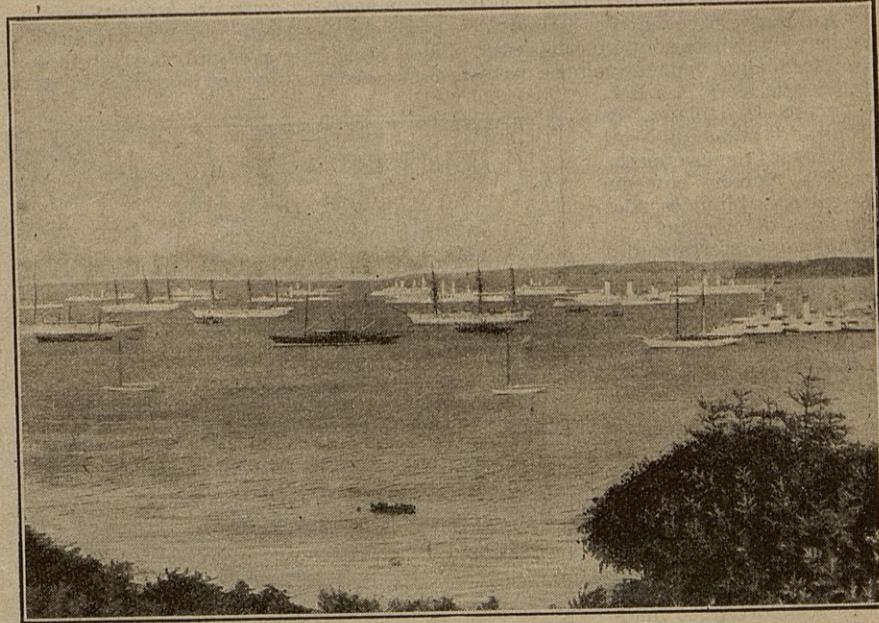
Après la rude bataille du 31 mai et ses « pertes sévères », la flotte allemande s'est donc de nouveau retirée dans le secret de son repaire, où, mutilée, elle cherche à panser ses blessures, à réparer ses pertes. Afin de venger les cinq mille marins anglais péris en cours de lutte, ne peut-on aller la chercher à domicile ?

L'entreprise serait hasardeuse, car le canal de Kiel est gardé avec un soin montrant qu'on le considère comme constituant justement le centre organique de la marine allemande. En mer du Nord, il faudrait d'abord annihiler le double obstacle d'Héligoland et de Wilhelmshafen, morceau assez dur à enlever nous l'avons vu, ou le tourner par un raid aventureux, comme celui qui eut lieu le vendredi 25 décembre 1914. Ce raid a jeté le désordre dans le port de guerre qui constitue l'avant-poste du canal sur la mer du Nord, Cuxhaven, à l'embouchure de l'Elbe ; cette place forte maritime est pourvue d'un gros ensemble défensif constitué par des fortifications fixes, des batteries de côtes et par l'estuaire même de l'Elbe, encombré de bancs de sable mobiles à l'excès, de hauts-fonds, de bas-fonds, de chenaux changeants, bref tout un accostage périlleux pour l'assaillant, forcément mal renseigné. En arrière de cette place forte et de cet estuaire connu des seuls pilotes locaux, s'ouvre l'entrée du canal défendue par tout le système fortifié et armé de Brunsbüttel.

A l'autre extrémité, en Baltique, la défense est plus forte encore peut-être, car c'est là que se dresse l'immense arsenal de Kiel, place forte de premier ordre qui porte avec orgueil son titre hautain de « Reine de la Baltique ». Assise au fond de son fiord long de 17 kilomètres, profond de 11 à 18 mètres, large de 2 kilomètres (dimension réduite à 800 mètres à la hauteur de la passe de Friedrichsort), la forteresse de Kiel est couverte par plus de vingt-cinq forts et ouvrages blindés et cuirassés, armés d'un jeu complet d'artillerie grosse, moyenne et petite. Derrière les remparts compliqués de ce formidable camp retranché, les 10.000 ouvriers de l'arsenal travaillent nuit et jour, doublés par les milliers d'ouvriers attachés aux usines Germania de Krupp ; tout ce que la machinerie la plus scientifique a pu mettre à la disposition des hommes, toutes les inventions les plus pratiques, tous les engins les plus complets et les plus compliqués sont là rassemblés, et sans cesse en mouvement. Plans inclinés, rails, chemins de fer, grues électriques, docks fixes et flottants, bassins de radoub, ateliers perfectionnés, wagonnets spéciaux allant sous l'eau prendre un bâtiment par la quille et le hissant au sec, le plaçant sur un chantier de réparation, puis le reportant à la mer, il n'est rien là que d'ingénieux, de nouveau, de pratique : c'est un invraisemblable outillage, puisé dans un roman de Jules Verne ou dans une anticipation de Wells et mis au service permanent de la flotte allemande.

Ici éclate, jusque dans le plus petit détail, cette extraordinaire compréhension de la méthode qui caractérise particulièrement l'âme allemande. L'Amirauté, dressée par von Tirpitz, s'est appropriée une vieille idée due au génie inventif de notre grand Colbert et, depuis lui, complètement négligée en France : l'idée si simple et si pratique de considérer chaque navire comme une individualité à part devant, en toute occasion, se suffire à elle-même par ses propres moyens. Dans le camp retranché de Kiel, chaque bâtiment de guerre possède au bord du quai, où il a son accostage toujours libre, une maison qui porte son nom gravé au fronton. Et dans cette maison se trouvent rassemblés en double exemplaire tous les objets dont le navire peut, à un moment quelconque, avoir besoin, depuis le plus gros engin jusqu'au plus minuscule rivet. Formidable bazar dans lequel tout est étiqueté, classé, catalogué, entretenu, fourbi, graissé, huilé avec un ordre merveilleux, et dans lequel instantanément un commandant peut puiser n'importe quoi et n'importe quand.

Les torpilleurs ont leur usine qui, par un tuyautage spécial, leur fournit instantanément de la vapeur sous pression. Les sous-marins ont essence, torpilles,



L'ESCADRE ALLEMANDE DANS LE PORT DE KIEL

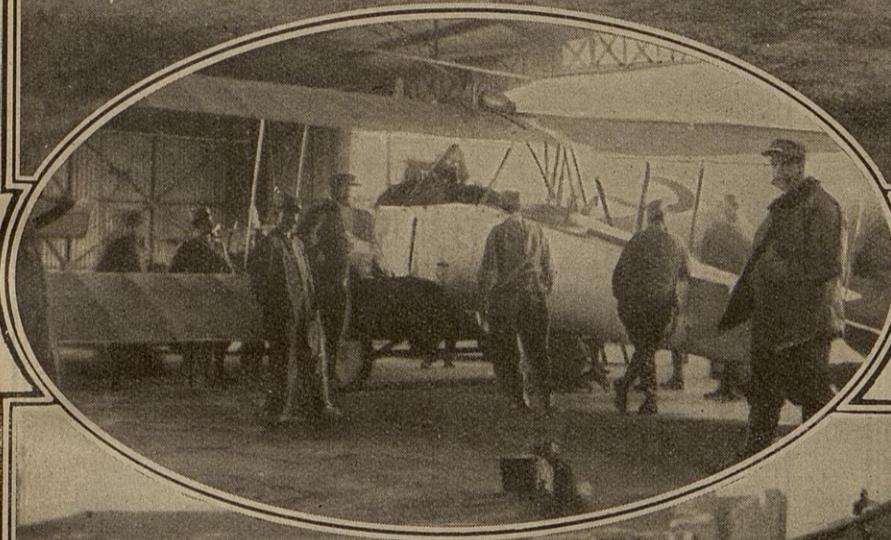
mazout à discréction. C'est la ville de la mer, le royaume absolu des chefs de la flotte, le gigantesque quartier général des pirates de l'Océan, le repaire prodigieux des marins allemands.

En fait, ce quartier général, ce repaire, est constitué non seulement par Kiel, mais mieux encore par tout le camp retranché maritime étonnant dont Héligoland est l'avancée, dont Wilhelmshafen et Kiel sont les deux bastions, dont le canal lui-même, le *Kaiser-Wilhelm-Kanal*, avec ses 99 kilomètres, est, en pleine terre, le réduit central. Camp retranché qui a coûté des milliards à construire, à organiser, à armer ; camp retranché qui est l'orgueil de l'Allemagne et qui lui paraît sa ressource suprême ; camp retranché dont la flotte allemande ne peut plus s'écartier et qui pèse sur elle comme une servitude ; camp retranché scientifique, machiné, compliqué, invulnérable...

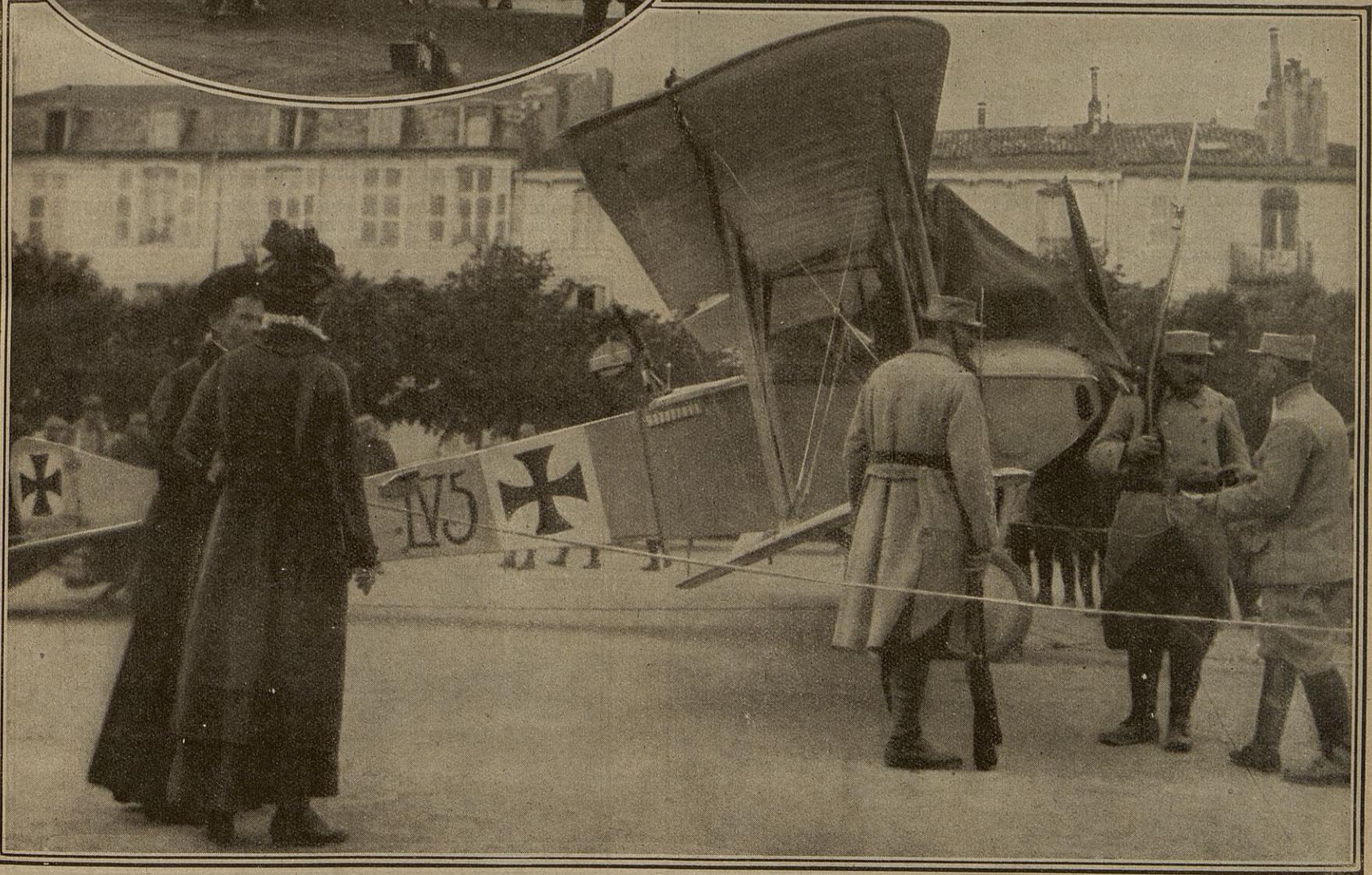
Ininvulnérable ?... Qui sait ?...

GEORGES G. TOUDOUZE

UN AVION ALLEMAND CAPTURÉ

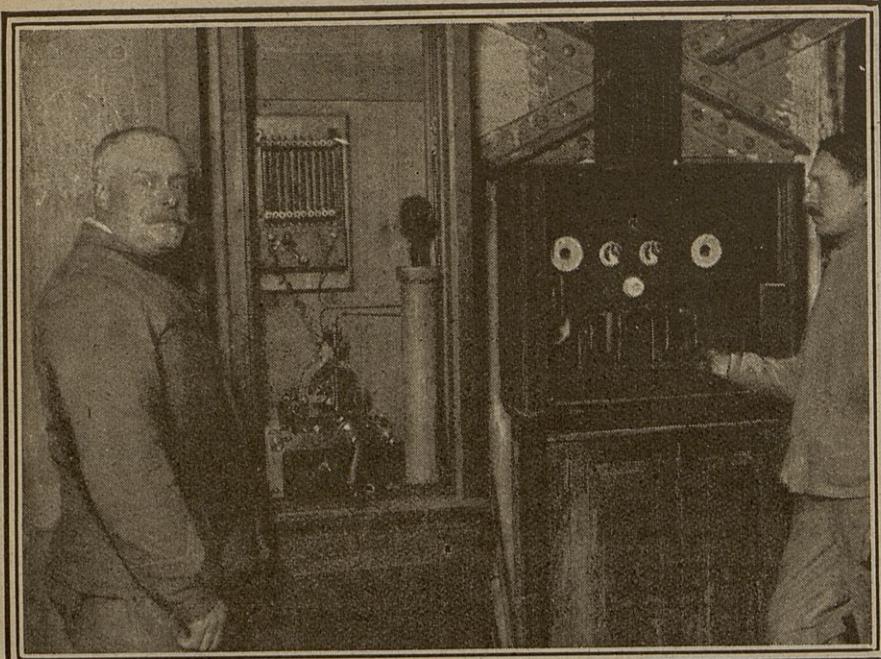


L'aviatik L. V. G., du type D. 9, a été ramené au camp d'aviation de la place de Toul, qu'il était venu bombarder. Nos aviateurs l'ont examiné longuement. On voit ici le pilote allemand, qui a été fait prisonnier, donnant toutes les explications qu'on lui demandait sur le fonctionnement de son appareil.

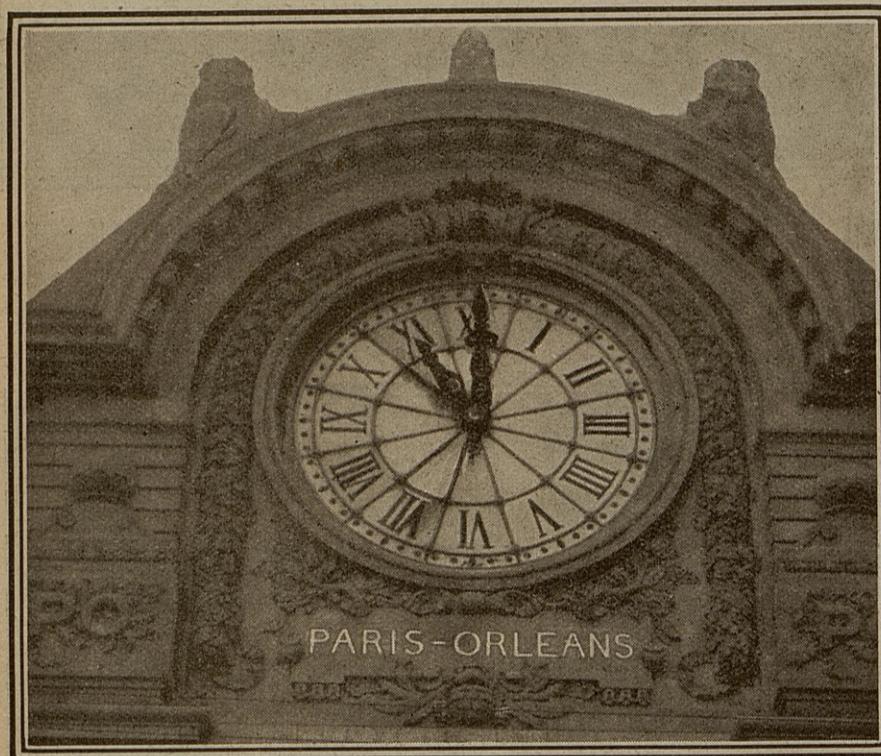


Le 4 juin, vers midi, un groupe d'avions allemands lançaient plusieurs bombes sur Toul ; six personnes furent tuées, une dizaine blessées. L'escadrille de chasse de Toul prit l'air immédiatement et pourchassa les avions ennemis. Deux d'entre eux descendirent brusquement dans les lignes allemandes, mais un troisième fut obligé d'atterrir à Sanzeay et fut ramené à Toul à peu près intact.

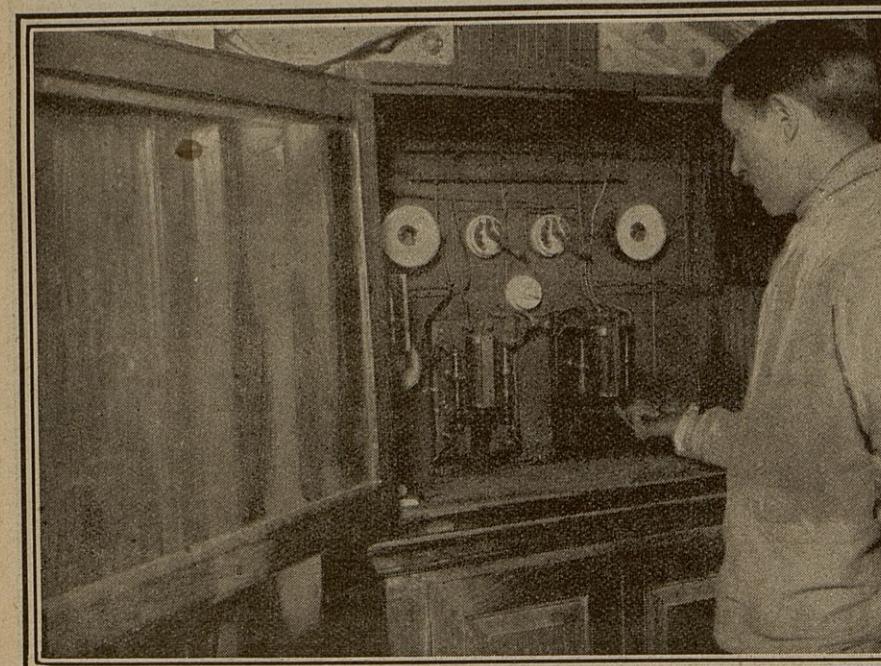
L'AVANCE DE L'HEURE LÉGALE



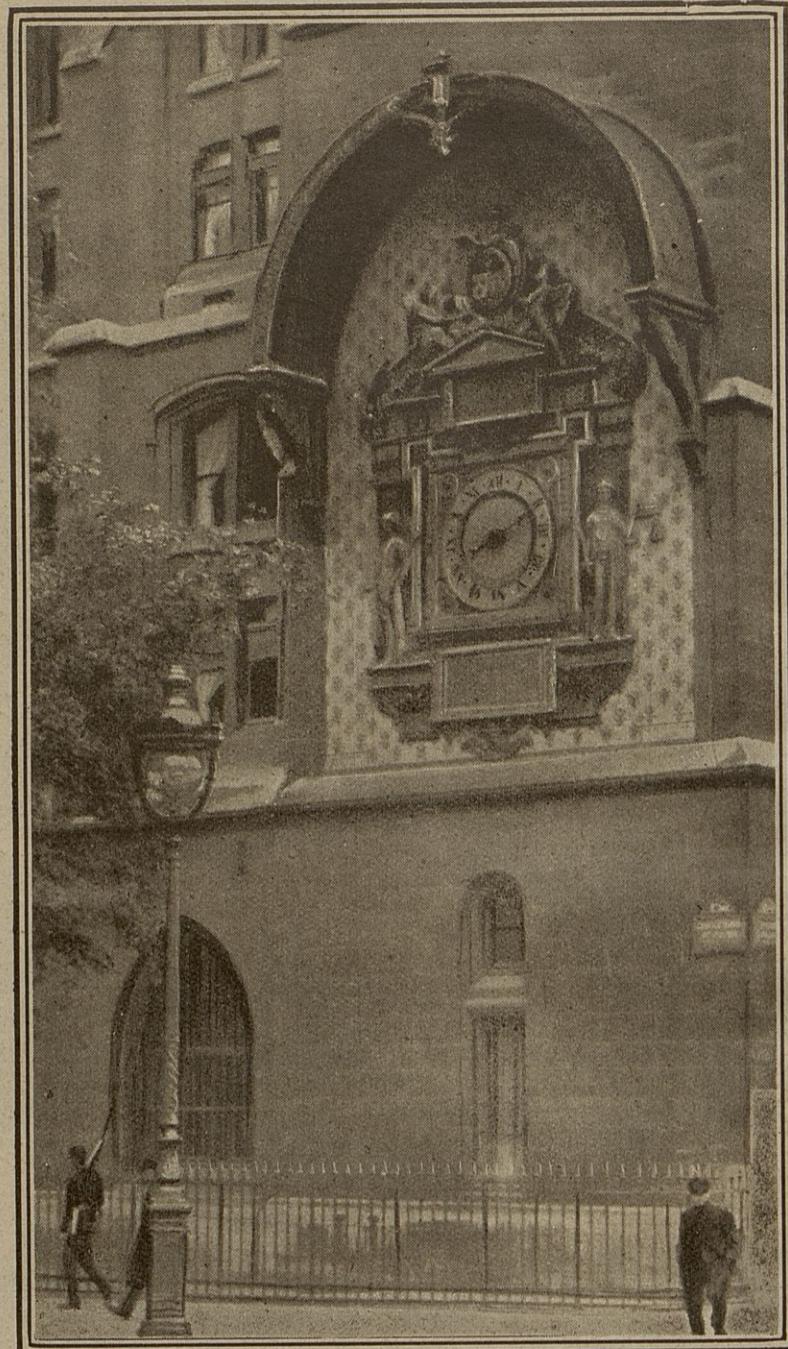
L'électricien de la gare d'Orsay attend le moment de faire avancer les aiguilles de l'énorme cadran.



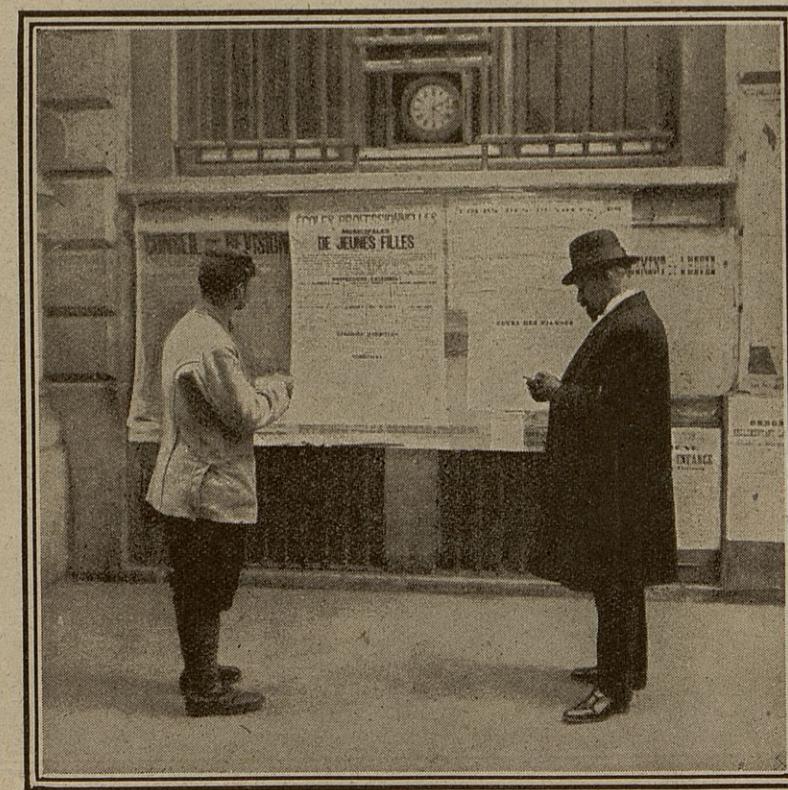
Les grandes horloges de la façade de la gare d'Orsay, qui mesurent six mètres de diamètre, sont mises à la nouvelle heure.



Pour faire avancer ces grandes aiguilles, il a fallu procéder avec lenteur et n'établir le contact que toutes les cinq minutes.



La plus ancienne horloge publique de France, celle du palais de Justice de Paris, a dû modifier, elle aussi, sa marche, mais elle n'a pris la nouvelle heure que le lendemain.



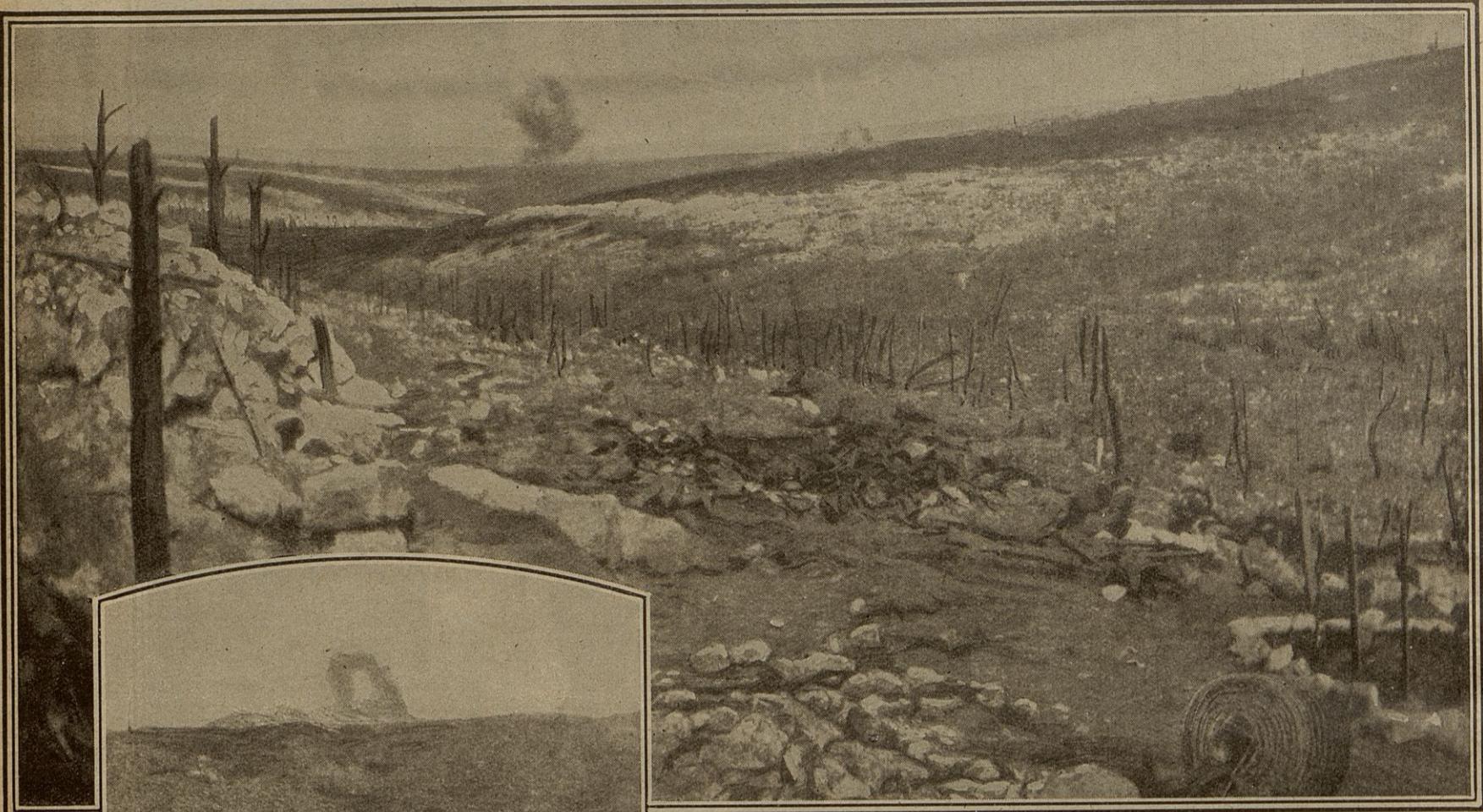
Devant le palais de Justice, des passants règlent leur montre à la petite pendule de la caserne des sapeurs-pompiers.

RÉUNION DE LA CONFÉRENCE ÉCONOMIQUE DES ALLIÉS

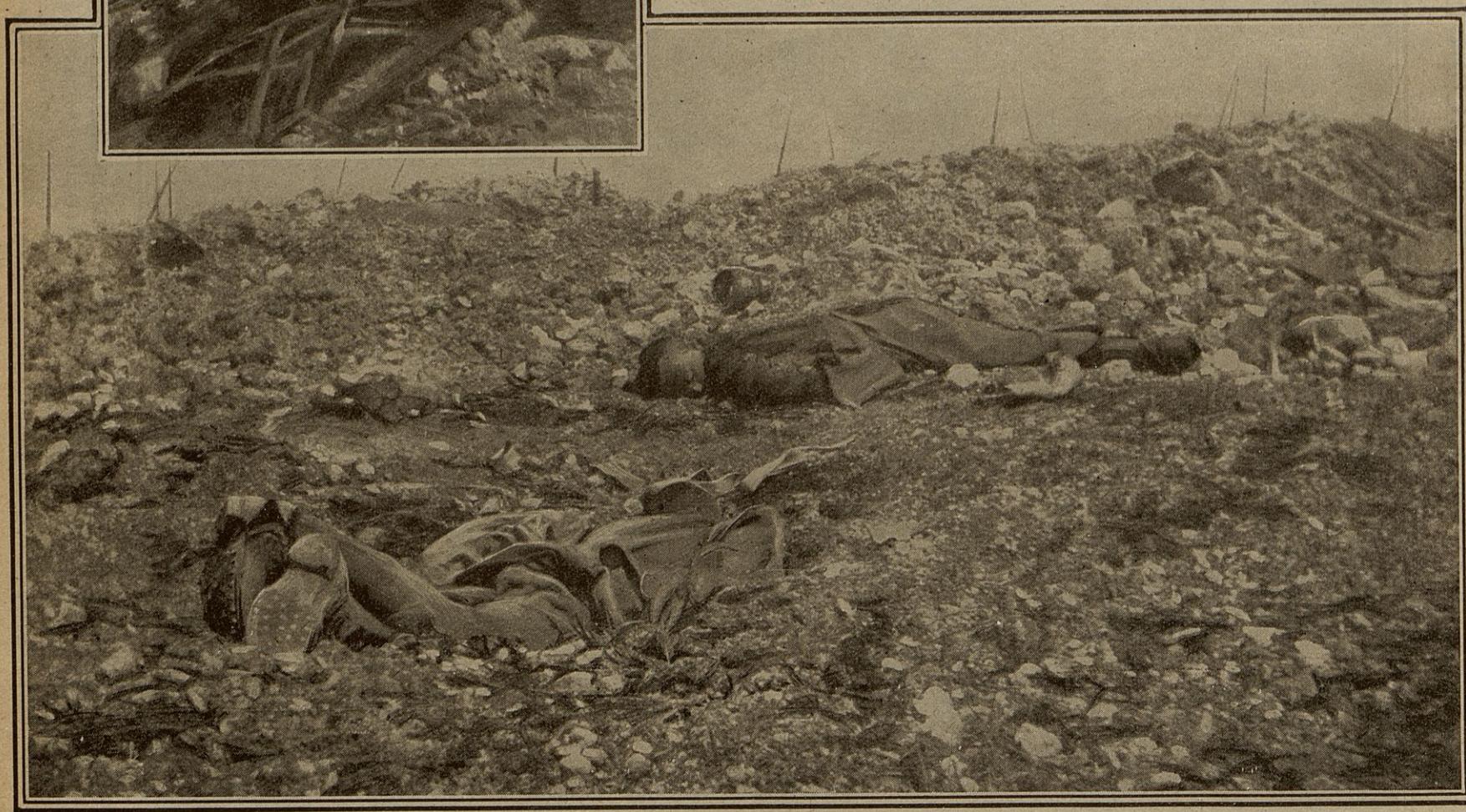


Les puissances alliées, Angleterre, Russie, Italie, Japon, Belgique, Serbie et Portugal, ont envoyé à Paris des délégués à la tête desquels se trouvent des hommes d'Etat éminents, qui ont mission de régler les questions financières et commerciales que pose la guerre. La première réunion de la conférence économique a eu lieu le 14 juin au ministère des affaires étrangères dans la même salle où s'était tenue la conférence militaire des alliés. Nous en donnons ici une photographie. M. Aristide Briand préside, ayant à sa droite M.M. Clémencet, ministre du commerce, et Doumergue, ministre des colonies, et à sa gauche M.M. Marcel Sembat, ministre des travaux publics, et Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat aux munitions.

LA BATAILLE DEVANT VERDUN



Au prix de pertes considérables et après de multiples assauts, les Allemands sont parvenus à reprendre le fort de Douaumont, mais ils n'ont pu élargir leur gain ; nos soldats tiennent toujours, malgré un bombardement effroyable, aux abords immédiats de la position. Notre artillerie lourde riposte efficacement et l'on voit au loin l'éclatement des projectiles dans les lignes ennemis près du fort de Douaumont. Dans le médaillon, ce qui reste de la ferme de Thiaumont ; des combats sanglants se sont livrés autour de ces ruines ; les Allemands ont multiplié leurs efforts pour nous refouler et accentuer leur avance vers nos secondes lignes.



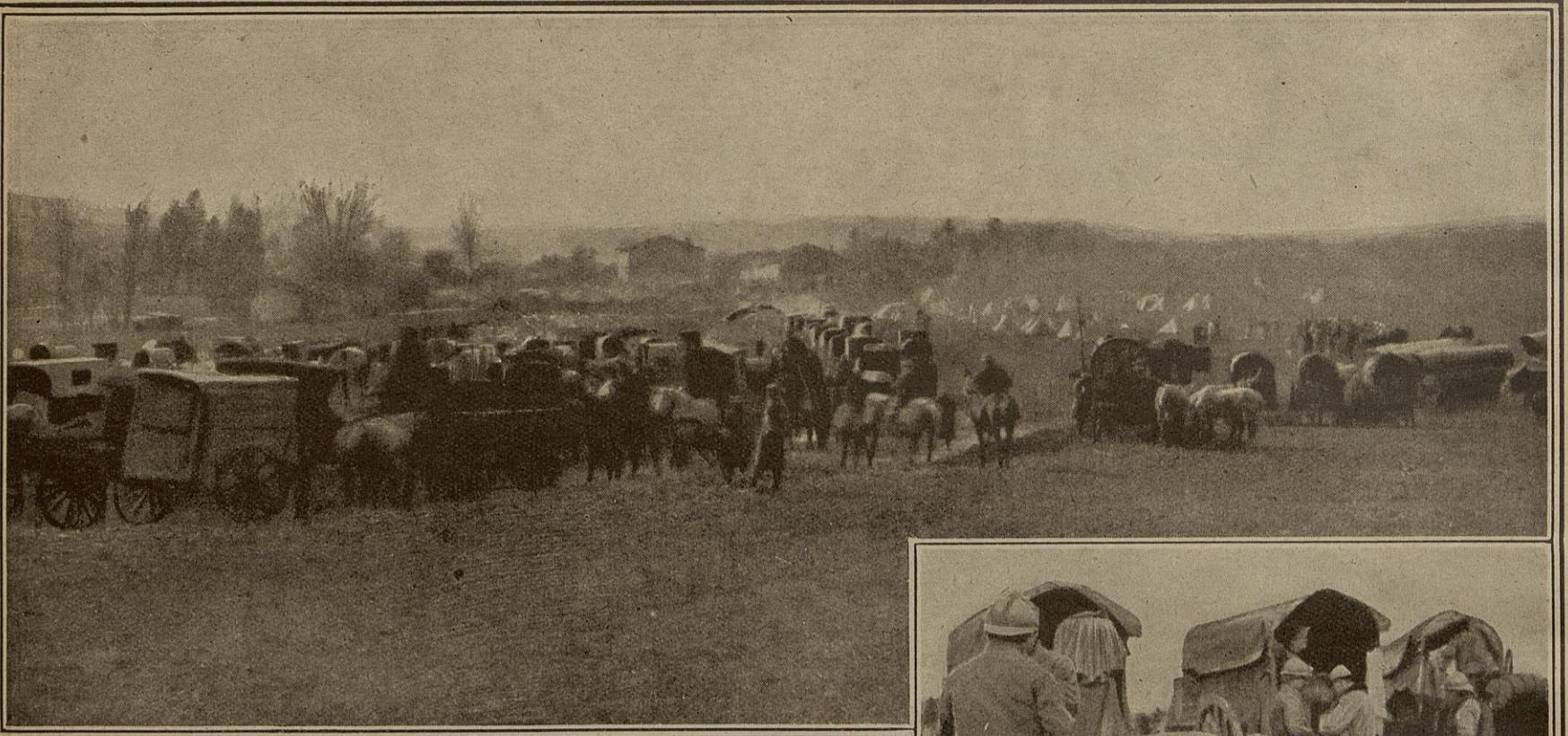
Sur le sol labouré par les obus sont étendus les cadavres de deux soldats allemands : ils appartenaient au 78^e régiment de la garde prussienne. Le régiment avait été lancé à l'assaut de nos positions par masses compactes, suivant la méthode chère au kronprinz ; il fut littéralement fauché par nos mitrailleuses et c'est par centaines que l'on compta les cadavres qu'il laissa sur le terrain.

AUPRÈS DU BOIS DE LA CAILLETTE



Nos soldats avaient organisé une ligne de défense le long de la voie du petit chemin de fer qui passe aux abords du bois de la Caillette, sur la rive droite de la Meuse; tout en grillant une cigarette, ils attendent l'ordre d'attaquer. Non loin d'eux, cependant, un obus de 420 vient d'éclater près du fort de Douaumont; on voit la fumée produite par l'explosion.

LES RENFORTS VERS LA LIGNE DE FEU

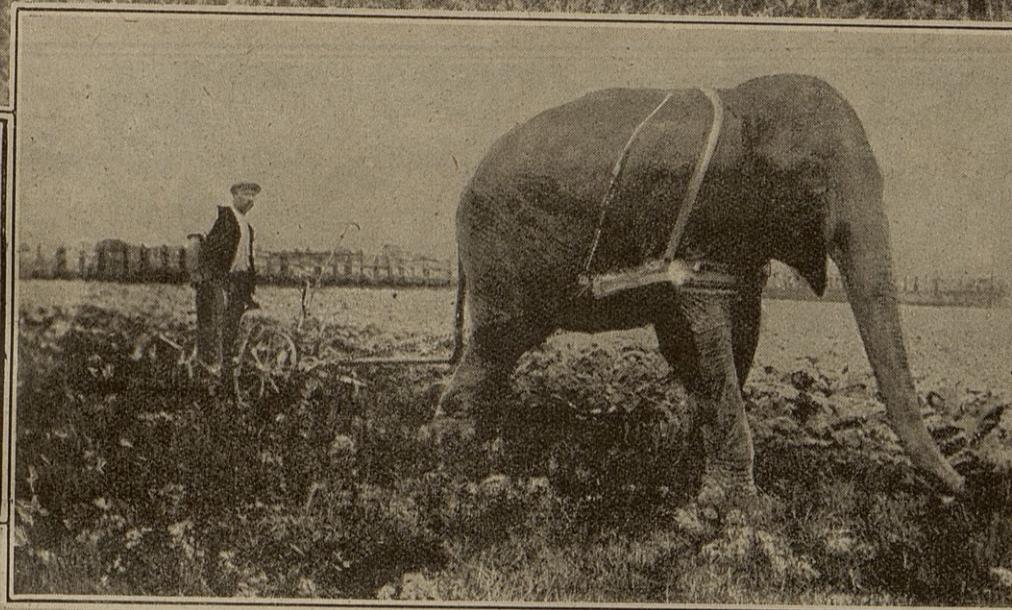


Les régiments, qui sont envoyés pour relever les troupes qui se battent sur la rive droite de la Meuse, campent à quelque distance de la ligne de feu attendant que la nuit soit arrivée pour aller prendre leurs positions.

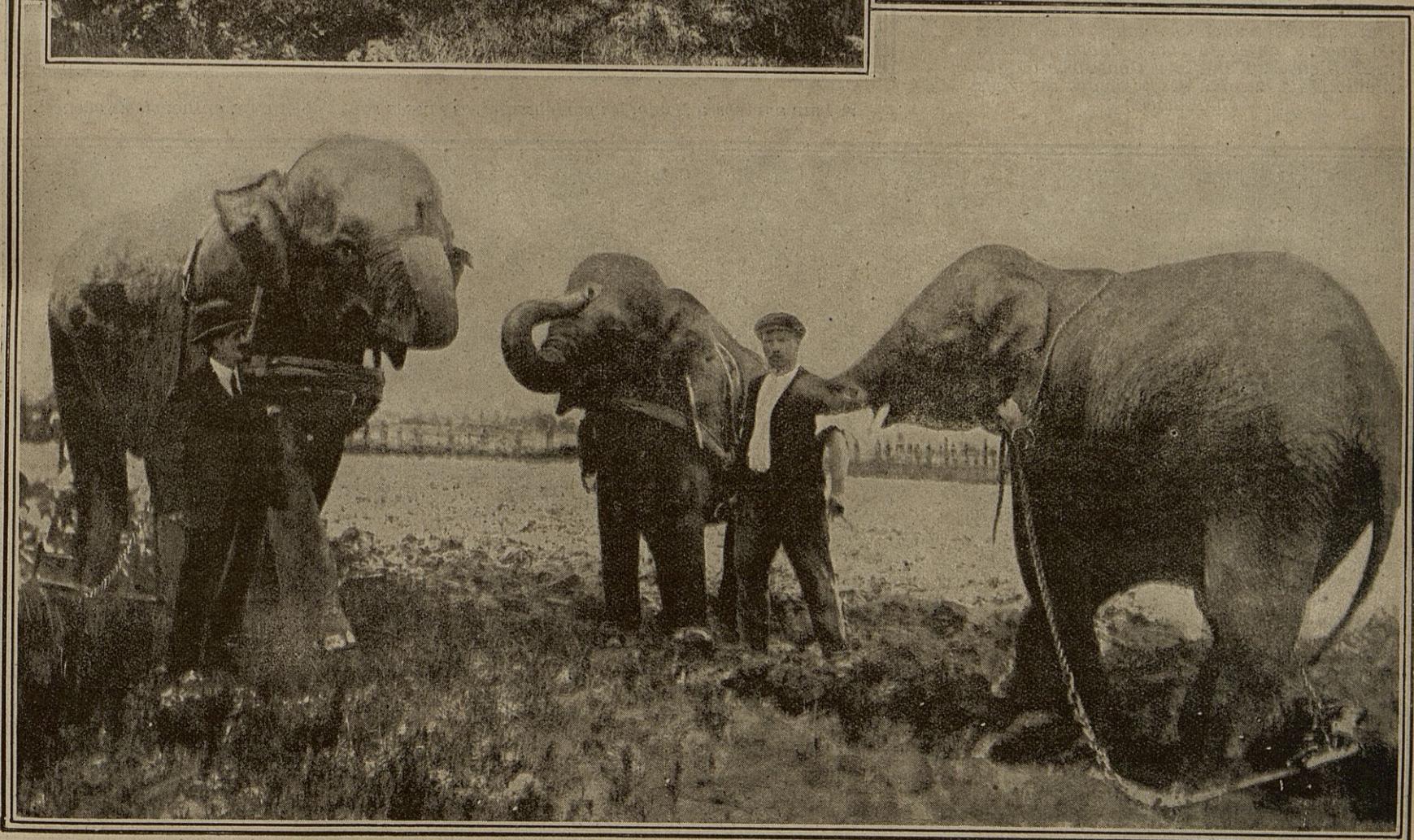


Pendant le bombardement que les Allemands déchaînent des heures entières sur nos lignes, les troupes chargées de la relève et les fourgons qui les accompagnent se dissimulent sous les couverts; cet abri est bien précaire, mais leur présence ne peut être constatée par les avions ennemis. Dans le médaillon, nos soldats font leur cuisine, profitant de la halte forcée.

LES ÉLÉPHANTS LABOUREURS

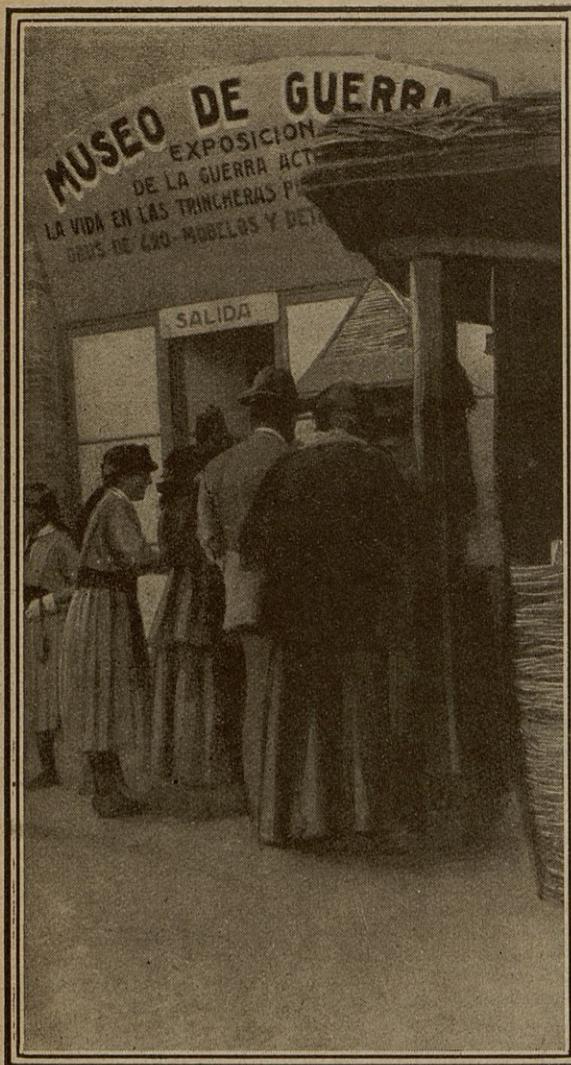


Nous avons publié, il y a quelque temps, la photographie d'éléphants de la fameuse ménagerie Hagenbek employés par les Allemands dans les régions envahies au transport de gros fardeaux ; on les voyait soulevant d'énormes pièces de bois, faisant office de manœuvres. Les Boches avaient tiré grande vanité de ces kolossales recrues. Nous avons aujourd'hui semblable spectacle à leur offrir, mais nous n'insisterons que sur son côté pittoresque ; car ni les bœufs, ni les chevaux n'ont encore fait défaut pour les labours. Dans le département du Tarn-et-Garonne, les éléphants du cirque Pender sont employés à labourer les champs des paysans qui en ont fait la demande.



Ces photographies ont été prises à Lavilledieu, dans l'arrondissement de Castelsarrasin ; chaque éléphant est attelé à une charrue qu'il n'a pas grand'peine à tirer ; obéissant avec son intelligence et sa docilité coutumière aux indications du conducteur, il « creuse profond et trace droit ». Quel Pierre Dupont chantera aujourd'hui ces attelages imprévus ?

DE L'EUROPE EN AMÉRIQUE



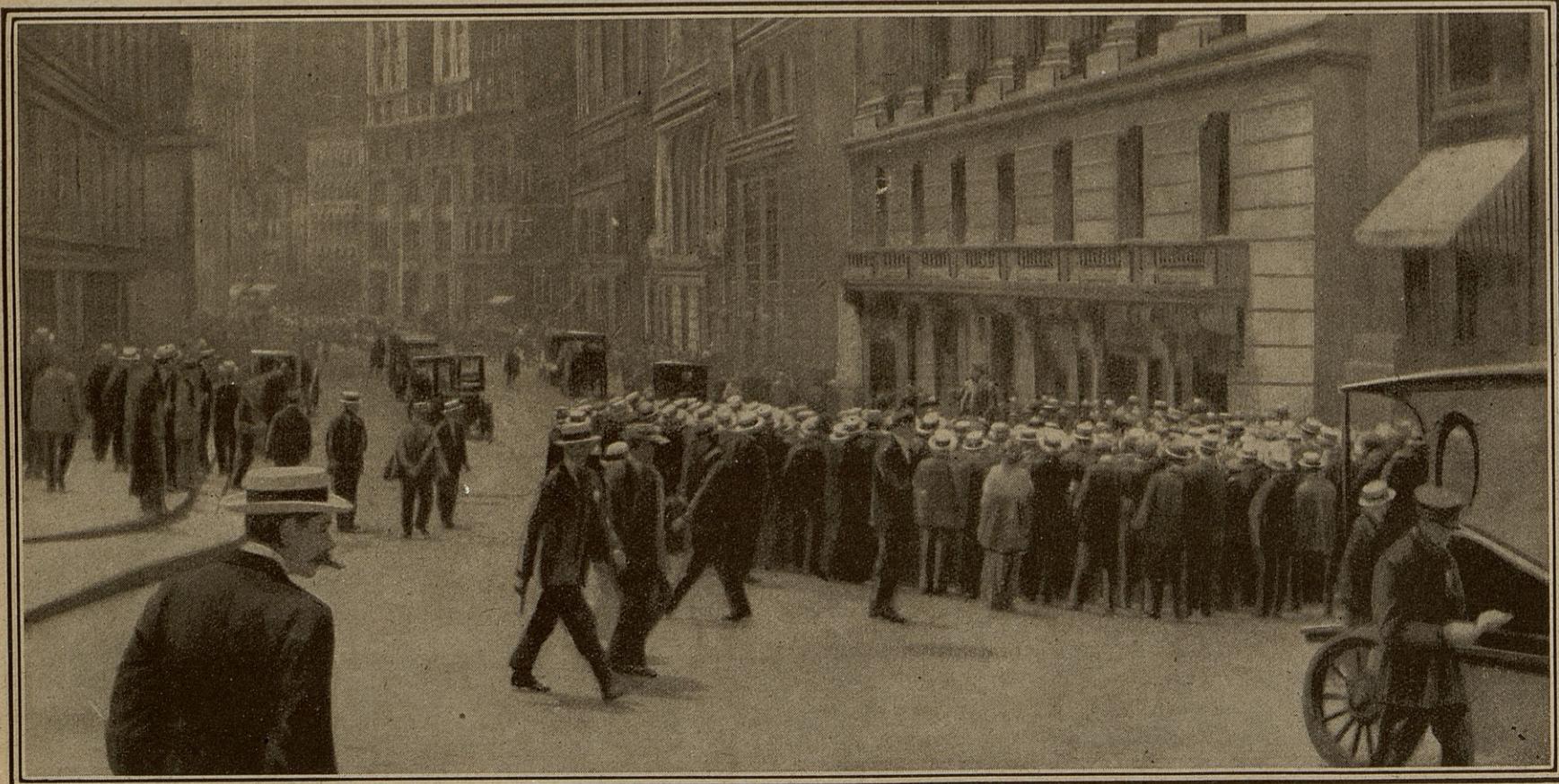
Les Allemands font dans tous les pays neutres une propagande effrénée ; tout leur est bon. C'est ainsi qu'à Barcelone, ils viennent d'ouvrir un musée de guerre, où l'on voit des tranchées boches, des engins de guerre de toute sorte, canons, fusils, mitrailleuses. L'entrée est entourée de gabions. Mais la foule des visiteurs est assez clairsemée.



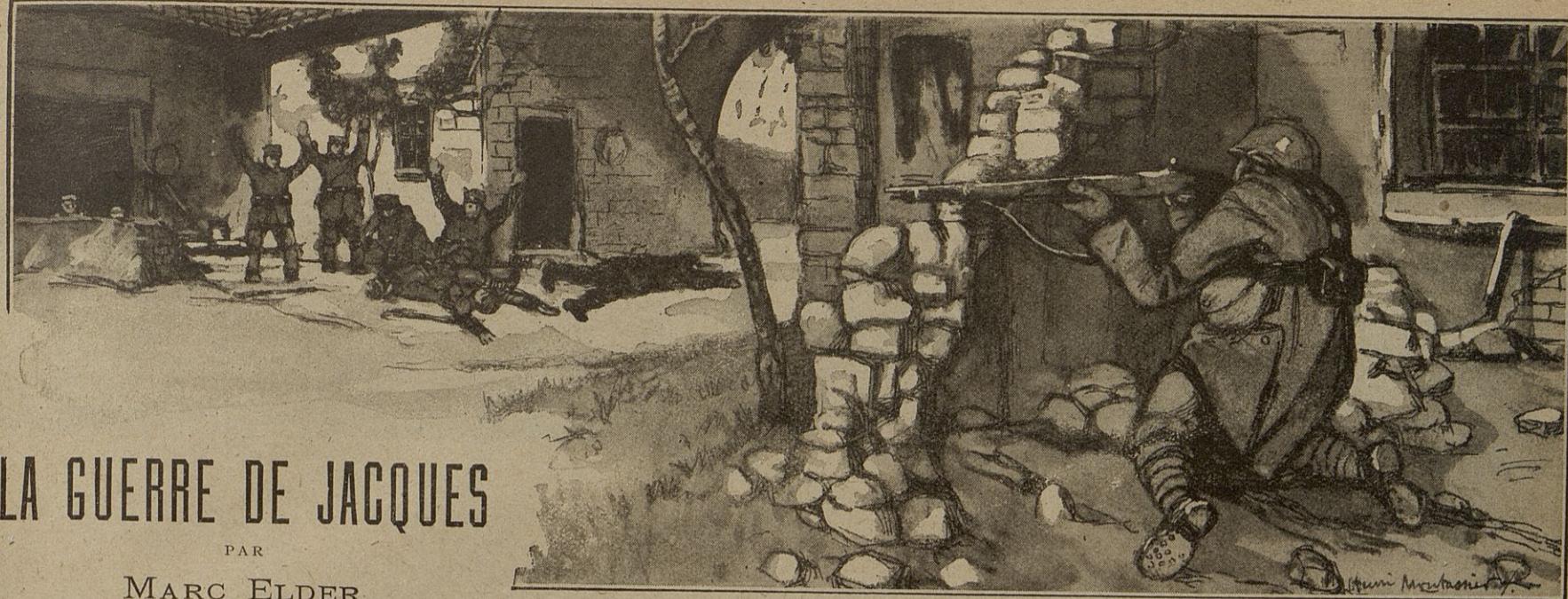
Pose, à Barcelone, de la première pierre de la « Maison d'assistance française » en présence de M. Lucien Poincaré.



A leur arrivée à Rome, les parlementaires russes sont l'objet d'un enthousiaste accueil.



Les congrès, où les divers partis politiques des Etats-Unis ont désigné leur candidat à l'élection présidentielle, ont été précédés d'une campagne ardente dans toutes les villes ; des manifestations variées, meetings, processions, affichages monstrueux, ont eu lieu partout. Voici un meeting tenu à New-York, près de Wall-Street ; un orateur parle en faveur de son candidat.



LA GUERRE DE JACQUES

PAR
MARC ELDER

VII
DES EXPLOITS

Aux premières poussées du printemps qui, dès février, bourgeonne à l'aisselle des poiriers et assouplit le bois des vignes, le régiment de Jacques fut porté vers le Nord. Il traversa des champs de bataille où il n'y avait point de corbeaux, comme on voit dans les livres, mais seulement des merles préoccupés de leur nid et, sur la terre, les symptômes d'une végétation désordonnée. Un petit cimetière, en bordure d'un bois, fut salué militairement.

C'était un alignement de croix — quelques douzaines — basses et grossières, au chevet d'un placis déjà gagné par l'herbe. Certaines portaient un képi, déformé par les pluies, qui pendait lamentablement comme une loque rousse. Des fleurs avaient pourri sur place, mais d'humbles pissenlits et des marguerites reverdisaient. Les hommes défilèrent, silencieux, voilant leur cœur ; mais parce qu'ils se sentaient vivre, après tant d'épreuves, ils éprouvaient secrètement une satisfaction égoïste. Le lieutenant Crimel, seul, ne put dissimuler son émotion, et Jacques dit à Paget, vieux solitaire endurci :

— Pauvr'petit ! Ça pense à sa mère...

Deux jours plus tard, ils étaient sur l'Yser.

Là, le canon ne se taisait pas un instant, mais avec l'habitude on n'en faisait plus de cas, et c'est le silence qui inquiétait. Seulement, durant la dévastation méthodique des bombardements d'attaque, les hommes rentraient sous terre, car il n'y avait plus debout une pierre protectrice. Ypres, écroulée, n'était qu'une silhouette romantique pour les nuits de lune. Sans scrupules, on put vider les caves avant que leurs voûtes ne s'effondrassent, et les Flamands furent justement couverts d'éloges pour leur bon goût et leur large prévoyance. Il y eut quelques journées mémorables pendant lesquelles Jacques rehaussa encore son prestige, car il défaia la section, le quart en main ; et les plus vantards étaient hors de combat qu'il chancelait à peine.

— Des enfants ! rigolait-il, la tête leur tourne au premier coup !

La vue des Anglais le réjouit moins que celle des vénérables bourgognes. On lui avait bien dit, parbleu, que les Anglais étaient nos alliés et qu'ils combattaient sur notre front, mais, sans l'avouer, il demeurait sceptique. Et voilà qu'il les trouvait dans sa tranchée, avec leur complet farine de moutarde, leur tabac qui sent la tisane et de bonnes joues bien sanguinantes ! « Malheur ! les Français étaient-ils point assez grands pour ficher tout seuls les Boches à la porte ! »

Cette pensée, le renfrognait et l'échauffait en même temps. Il jura de leur montrer comment le paysan de France faisait la guerre. En même temps, il glosait à langue que veux-tu sur leurs confitures, leurs biscuits et tout le matériel britannique qu'il traitait avec mépris de « fourbi arabe ».

Des jeunes gens de la classe 1914 vinrent vers ce temps-là renforcer l'armée des Flandres. Entraînés déjà dans les camps de l'intérieur, ils n'avaient cependant pas encore la peau recuite et cette membrane trempée par un hiver de couche à la dure qui faisaient des hommes, au bout de sept mois de campagne, de vieux troupiers. Avec leurs pommettes roses et leurs lèvres d'urvées, ils parurent comme des jeunes filles auprès des cuirs bourgeois. Leur enthousiasme égalait

leur jeunesse, mais à la guerre il faut du sang-froid.

Jacques leur donna des leçons avec la plus tranquille imprudence. Il bourrait sa pipe sous les balles et demandait du feu à l'un ou à l'autre sous prétexte qu'il n'avait pas de briquet. Les obus ne le troublaient pas davantage quand il avalait une gamelle, à cuillers comptées, et il invectivait seulement contre la terre qui volait dans sa soupe. Dès qu'il avait une heure il ronflait au milieu des bleus, après avoir recommandé bien haut « qu'on ne l'empêchât pas de dormir ».

L'ancien grandissait dans leur admiration comme une sorte de divinité. Et lui, content d'eux sans les flatter, confiait parfois au lieutenant :

— C'est d'la bonne graine !

Il fit beau le voir charger à leur tête la première fois. C'était un jour pourri de crachin, sans horizon, sans ciel, sur une terre noyée. L'ennemi avançait comme un mur onduleux que les mitrailleuses n'arrivaient pas à abattre. On sortit, la baïonnette haute, avec ces cris de bêtes folles qui sont le soutien des charges. Le grand paysan bondissait, tête nue, le képi fiché dans son arme comme une enseigne, criant :

— A moi, les p'tits ! On va leur crever la paillasse !

Il fit un trou avec ses bleus et abattit une litière sanglante. Après l'affaire il lava son fusil qui poissait, puis il chercha une coiffure à sa tête, car il avait laissé son képi dans le ventre d'un Allemand. Mais il ne trouva qu'une casquette anglaise, qu'il ramassa sans répugnance : il s'était réconcilié avec les Tommies depuis qu'il les avait vus se battre.

Ceux-ci, d'ailleurs, profitaient des premiers beaux jours pour faire des « pleine eau » avec un assez joli aplomb. Sans souci des bouteilles, des loques ensanglantées et des charognes qui dérivaient sur le canal placide, ils tiraient leur coupe d'un bras sûr. Par instant, un grand diable blanc apparaissait au haut du pont de fortune, levait les mains sur le ciel perlé et piquait dans l'eau vitreuse. Les balles zézayaient au-dessus des berges ; les hommes s'enfonçaient dans les guittounes ; mais Jacques, qui n'avait pourtant point de goût pour l'eau, applaudissait à la crânerie de ces jeux, non sans remarquer :

— L'ont tort de s'baigner ; ça ramollit les pieds ; vaut rien pour la marche !

Il trouva cependant plus crasseux que lui, un jour qu'en service de liaison il traversait les débris d'un village, au bord d'une route brillante de flaques d'eau comme un miroir brisé. Il prenait par derrière, avec précaution, en surveillant un taube qui tournait haut sur les ruines. Soudain trois casques à pointe surgirent d'un enclos. Il s'accroupit et compta quinze Allemands qui patrouillaient l'arme basse. Il frotta son long nez en ruminant.

La décision fut rapide. Comme les ennemis hésitaient au seuil d'une grange, il ouvrit brusquement un feu à répétition, brûla six cartouches, démolit quatre hommes. En même temps il viseurait sur tous les tons et, sans se démasquer, criait :

— Rendez-vous !

Pris de panique, croyant au guet-apens, les Allemands jetèrent leurs fusils et levèrent les bras. L'un d'eux répondit très correctement :

— Amis ! Nous nous rendons ! Que faut-il faire ?

Sans réfléchir qu'il avait, dans une autre circonstance, émis une opinion contradictoire, Jacques grommela :

— Les cochons ! ça parle même el français !

Puis, avec assurance, il ordonna :

— Avancez à l'ordre !

Hirsutes, guenilleux, encrottés de vase, les ennemis avancèrent raides et au pas. Jacques se leva lentement, les tenant en joue.

— Le premier qui bouge est mort ! dit-il.

La volonté implacable et dominatrice était sur la face du paysan. Les prisonniers n'eurent pas le temps de s'étonner de le voir seul : ils marchèrent. Derrière eux, le fusil au bras, Jacques les poussait avec des ordres brefs.

Le capitaine faillit l'embrasser quand il parut avec sa prise ; et il répétait sans répit :

— Mais comment as-tu fait ? Comment as-tu fait ?

— Oh ! répondit Jacques, l'est ben facile, un chien d'chez nous en mènerait pus d'un cent ! C'est pis qu'des moutons !

Tout de même, il se montrait inquiet parce que sa mission, interrompue en route, n'était pas accomplie. Surette fut envoyé à sa place et l'Avocat lui dit, en riant, au départ :

— Tâchez d'en ramener autant !

Jacques cligna de l'œil du côté du petit lieutenant en sentant l'éloge de cette phrase. Il était fier d'avoir un ami qui avait les mains blanches et qui parlait bien car il ne doutait pas que Crimel était son ami, mais il n'en dévoilait rien, hors de son cœur, pour ne pas gâter le plaisir. Il pensait que si le blondin avait la tête et savait des choses, c'était lui, Jacques, qui portait les bras, le fusil ; et son bon sens glorifiait ce rôle protecteur. Il obéissait avec joie à ses ordres, mais ne manquait pas, sans ostentation et avec simplicité, de lui adoucir la misère des tranchées avec une botte de paille ou quelque friandise. Car maintenant qu'on vivait en pays dévasté, il avait laissé ses scrupules en arrière, comme des embusqués craintifs de la forte indépendance des camps.

— Mais il fit mieux que d'entourer l'Avocat d'une sollicitude d'onde bougon, il le sauva.

Après une nuit d'attaque vaine où nos premiers rangs avaient culbuté dans les fils de fer ennemis sous l'horrible crépitation des mitrailleuses qui tue et hache les nerfs, on s'aperçut que le lieutenant avait disparu. Il ne pouvait être que devant, dans les deux cents mètres découverts sur quoi on osait à peine lever un périscope. Mort ou blessé ? Jacques ne réfléchit même pas et sauta sur le terrain. La mousqueterie éclata. Il tomba et l'on crut que c'était son tour.

Cependant d'un coup d'œil il avait reconnu Crimel à trente pas et, simulant une chute sous les balles, il rampa jusqu'à lui. Le jeune visage était blême, les membres amollis. Jacques le toucha, obtint quelques soupirs et se glissa sous lui. Lentement, il l'installa sur son dos, en le tenant solidement par les bras qu'il ramena sur ses épaules. Il attendit, et, dans une minute de répit il se dressa, sauta à grandes enjambées vers la tranchée. Les balles le poursuivaient de leur petit sifflet mortel.

— Les maladroits ! dit-il en déposant son fardeau.

Les secousses ranimèrent le lieutenant qui ouvrit les yeux et proféra une plainte douce :

— Mon ventre...

Il l'avait répété, sans doute longtemps, avant de s'évanouir, ce pauvre cri de douleur, dans le tumulte étranger où il était tombé comme dans un désert. Il fut surpris de voir les képis bleus sur lui : il avait accepté la mort. Mais il s'efforça de sourire en voyant Jacques qui lui tenait la tête et lui portait un bidon aux lèvres.

Le capitaine soufflait de peine pour retenir son émotion et bafouillait des éloges :

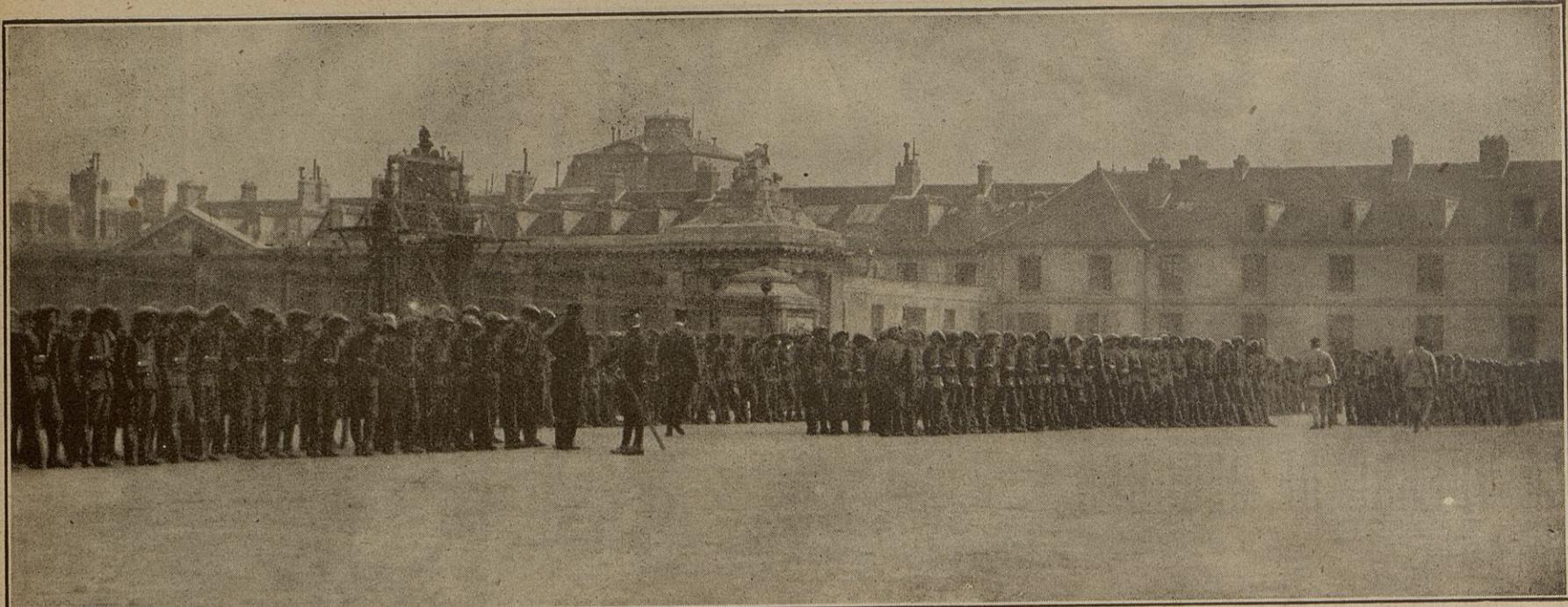
— Un brave, un vrai brave ! C'est lui qui a été vous chercher, vous savez !

Jacques fit sa grimace et modestement répondit :

— Bah ! si c'était pas moi, c'aurait été un autre !

Et tout le monde l'aima pour cette parole.

(A suivre.)



Les soldats annamites, casernés à Paris, sont passés en revue par le général Parreau, à l'Ecole militaire.

SUR LE FRONT RUSSE

La victorieuse offensive des armées russes en Galicie s'est accentuée tous les jours depuis le 4 juin qu'elle a commencé. Le 15 juin, le communiqué du grand état-major de nos alliés annonçait que les armées du général Broussilof avaient fait prisonniers 1 général, 3 commandants de régiment, 2.467 officiers, 5 aides-majors et environ 150.000 soldats ; 163 canons, 268 mitrailleuses, 131 lance-bombes, 32 lance-mines, une quantité énorme de munitions, d'approvisionnements et de matériel de toute sorte constituaient un magnifique butin.

Ce chiffre de prisonniers et cette quantité de matériel témoignent de façon concluante de la rapidité et de la victoire irrésistible de la poussée russe.

La prise de Loutsk fut opérée dans un élan des troupes russes que rien ne put arrêter et cependant les Autrichiens avaient fortifié cette ville d'après toutes les règles de l'art militaire moderne.

Le front autrichien, après sept jours d'offensive, était rompu en trois régions ; dans la région de Loutsk où les Russes se sont avancés jusqu'à Zatourtzy, à mi-chemin de Vladimir-Volinski ; sur la basse Strypa, depuis Bobulince, à 20 kilomètres au nord de Buczacz jusqu'au Dniester ; les Russes ont poussé leurs avant-gardes jusqu'à la Zlota Lipa ; enfin, au sud du Dniester, où nos alliés, partant de la région d'Okna, ont avancé de plus de 50 kilomètres, enlevant Zaleszczyki et Horodanka et encerclant presque entièrement Czernowitz.

Le 12 juin, ces trouées s'étaient fortement aggravées. Sur la voie ferrée de Kovel, les Russes avaient atteint le Stockhod gagnant encore une vingtaine de kilomètres ; ils débordaient la gauche des Autrichiens qui tenaient Torgovitsa. Au sud du Dniester, les progrès de nos alliés n'avaient pas été moins rapides. On apprenait le 13 que l'extrême gauche russe, se frayant un chemin par Bojan, menaçait Czernowitz par le sud-est, rendant très grave la situation de cette ville ; le 15, on annonçait que les Autrichiens l'avaient évacuée, mais l'entrée des Russes dans la place n'était pas encore officiellement confirmée.

Ce sont les armées autrichiennes de Puhallo, au

nord, et de Pflanzer-Baltin, au sud, qui ont le plus souffert de l'offensive russe : l'armée de Puhallo avait été renforcée de deux divisions allemandes ; mais ces deux divisions ont été envoyées à Verdun ; ce prélèvement a certainement été néfaste aux Autrichiens ; en tenant contre tous les assauts du kronprinz, nos soldats ont facilité la victoire de nos alliés.

Les Autrichiens, renforcés par des unités allemandes, ont essayé deux contre-attaques ; à leur gauche, sur le Styrl, ils ont tenté de se porter vers Selki dans le flanc droit de l'offensive russe ; ils ont été repoussés ; au centre, les armées de Boehm-Ermolli et Bothmer ont essayé de percer vers Tarnopol ; six attaques de suite ont été repoussées dans la journée du 10 juin.

De leur côté, les Allemands ont voulu venir en aide à leurs alliés ; ils ont attaqué avec force entre le Niemen et le Pripet, vers Baranovitchi, qui se trouve sur les grandes lignes de Varsovie à Moscou et de Vilna à Rovno et que les Russes ont pu garder.

Les combats ont été violents et se sont étendus vers le Bug et le Pripet.

De son côté, von Hindenburg a commencé une offensive le long de la Dvina ; mais il ne semble pas qu'elle ait été poussée à fond. Les Russes ont des forces assez importantes sur tout le front pour ne point se laisser détourner du plan qu'ils ont si victorieusement entrepris.

Nos alliés ont remporté un succès naval dans la mer Baltique ; dans la nuit du 13 au 14 juin, quatorze vapeurs allemands étaient convoyés par huit chalutiers allemands armés, un croiseur auxiliaire et deux destroyers ; cette flottille fut soudain attaquée par six destroyers et plusieurs sous-marins russes. L'attaque fut si rapide que l'escadrille allemande fut complètement surprise et ne put tirer qu'un seul coup de canon. Le croiseur auxiliaire fut coulé, ainsi qu'un navire marchand ; les chalutiers s'enfuirent et se réfugièrent dans les ports suédois en même temps que deux navires marchands. Les autres vapeurs ont été saisis par les bateaux russes.

En Asie-Mineure, les armées du grand-duc Nicolas ont repoussé les offensives des Turcs qui attaquaient avec leurs nouveaux renforts. Sur la route de Diarbékir, les Turcs ont subi un sanglant échec.

Dans la direction de Bagdad que l'avance des troupes russes menaçait fortement, les Turcs ont entrepris également une offensive ; elle n'a pas été plus heureuse ; les Russes l'ont repoussée.



Le général Joffre et le général Roques, ministre de la guerre, sortant de l'hôtel Ritz à Londres.

Aux lecteurs du PAYS DE FRANCE

LE PAYS DE FRANCE, désireux d'être agréable à ses lecteurs, a décidé de leur offrir une prime, consistant en

Un agrandissement photographique d'une valeur de 25 francs

Cet agrandissement « noir gravure », du format 40×30 cent., sera exécuté par la Compagnie française des grands portraits, à Paris, et, pour y avoir droit, il suffira d'envoyer au PAYS DE FRANCE, avec la photographie à reproduire, six bons-primes qui seront encartés à raison d'un par semaine dans cet illustré, en y joignant une somme de 4 fr. 95 pour tous frais.

Mais, en raison de l'importance du tirage du PAYS DE FRANCE, l'encartage des bons-primes ne peut se faire en même temps pour toute la France. Nous avons donc été obligés de procéder à un partage de nos livraisons, par réseaux, en réservant une série de six bons-primes pour chacun d'eux, séries dont l'insertion sera faite successivement. (La série en cours, dont le bon n° 1 a paru dans le n° du 15 juin, concerne les lecteurs de Paris.)

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs

au Document le plus intéressant.

La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 87, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au Document paru au bas de la page 5 de ce fascicule et représentant : "Un coin du champ de bataille".

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



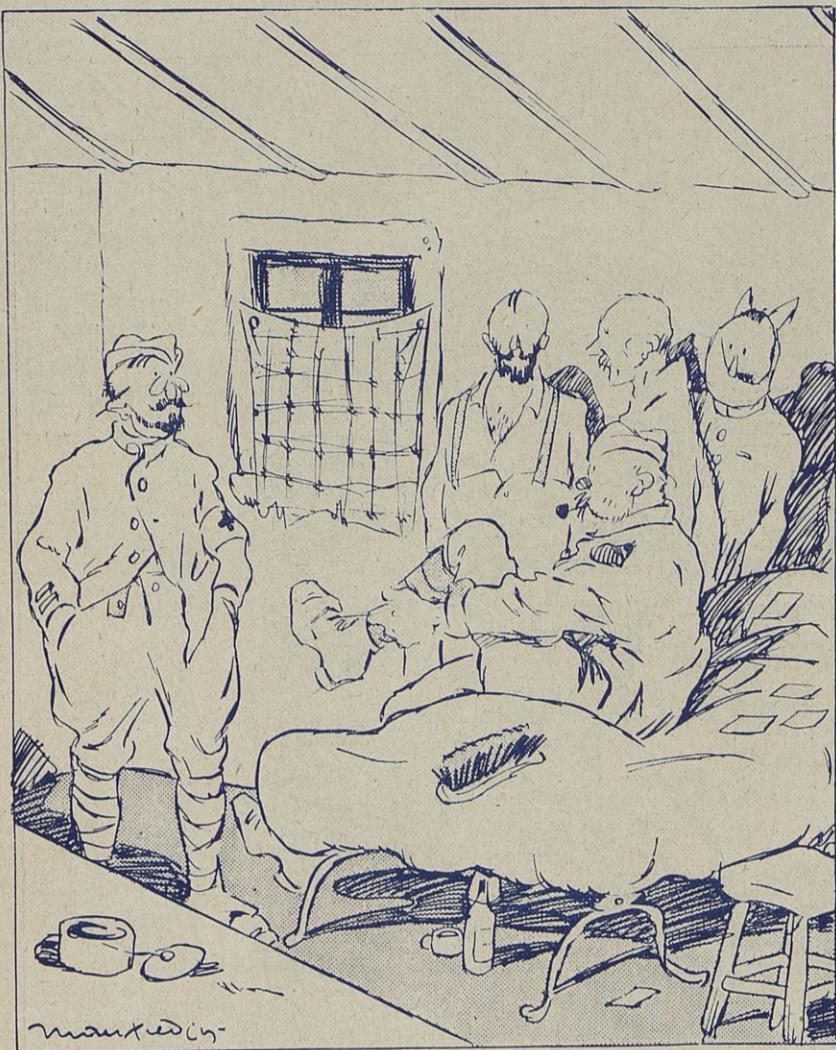
LÉGENDE

- Front à la date du 31^{er} Mars 1914
- Front à la date du 15 Juin 1916
- Avance extrême Allemande

Echelle : 0 50 100 150 kil.

LE FRONT RUSSE (d'après les Communiqués officiels)

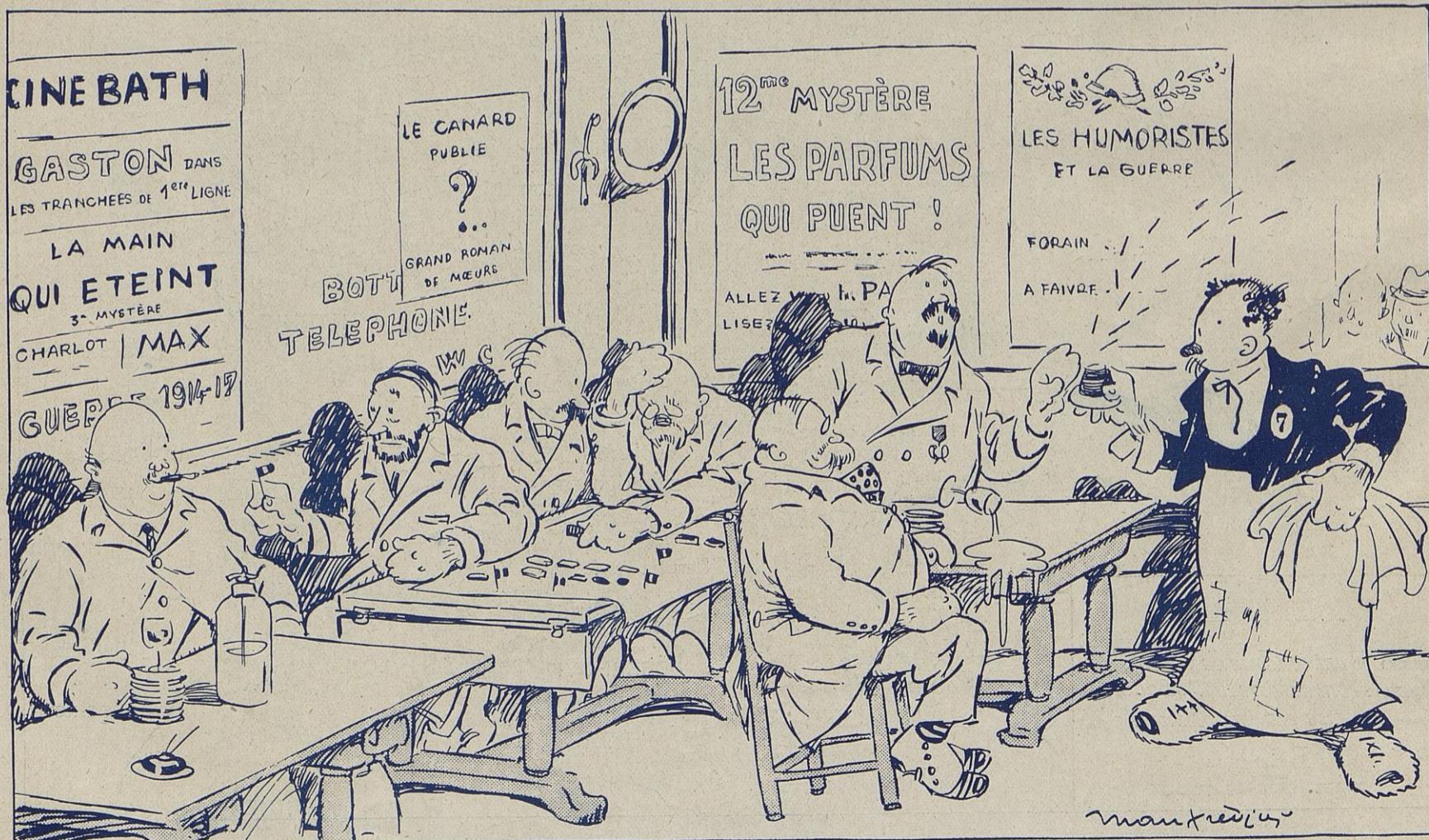
La Guerre en Caricatures



— Compris, s'pas? Le major part en congé ce soir; les malades de demain passeront la visite cet après-midi!...



— Alorss, quoi... chez vous c'est-y la femme qui porte la culotte?....



LE GARÇON (qui les paye) : Pardon! Laissez les suédoises tranquilles!... Ce sont des neutres!!...